

**DANIÈLE SALLENAVE**

*de l'Académie française*

**LA SPLENDIDE  
PROMESSE**

**Mon itinéraire républicain**

*nrf*

**GALLIMARD**

**DANIÈLE SALLENAVE**

*de l'Académie française*

**LA SPLENDIDE  
PROMESSE**

**Mon itinéraire républicain**

*nrf*

GALLIMARD



DANIÈLE SALLENAVE

*de l'Académie française*

LA SPLENDIDE  
PROMESSE

MON ITINÉRAIRE RÉPUBLICAIN

*nrf*

GALLIMARD

*« Vais-je à la médisance infâme,  
(Le gel comme avant sent la pomme)  
Livrer le serment profond jusqu'aux larmes  
La splendide promesse faite au tiers état ? »*

OSSIP MANDELSTAM, 1<sup>er</sup> janvier 1924  
(Traduction de François Kérel.)

## *Bref avant-propos*

*Je suis et je serai toujours une petite républicaine des années d'après-guerre, nourrie dès l'enfance des symboles de la république, de son histoire et de ses mythes. Le 14-Juillet, La Marseillaise et les trois couleurs du drapeau, la nation une et indivisible, un universalisme abstrait, l'égalité de tous devant la loi, l'amour de la France et de sa langue...*

*Le lieu, le milieu, le moment disent tout. Une province de l'Ouest conservateur et clérical, dont j'ai dressé le tableau dans L'Églantine et le Muguet, un monde rural dominé par l'alliance de l'Église et des châteaux. À peine sortie de la défaite et de la collaboration, la France s'engage dans les guerres coloniales et la modernisation du pays. Mes parents, instituteurs tous les deux, ont connu tous les espoirs et toutes les déceptions des années 30 : le Front populaire, l'effondrement de la république, la fin des illusions pacifistes, le choc de la guerre, la séparation, la captivité et, après la guerre, la lourde tâche de reconstruire l'école et de se reconstruire. Mais ils continuent de porter la mémoire des impropriétaires dont ils sont issus, ce petit peuple modeste et laborieux qui, en 1870, avait vu revenir avec la république « la splendide promesse » de 89 faite au tiers état de progrès, de*

*justice, et d'instruction. Dans Rue de la Justice, j'ai tenté de reconstituer l'univers de Laurence, l'une de mes arrière-grands-mères. Laveuse sur les bords de Loire, elle garda toute sa vie sur sa cheminée la gravure encadrée du transfert au Panthéon des cendres de Victor Hugo, icône vénérée d'un peuple « qui travaille, qui souffre et qui attend ».*

*De ces espoirs, je suis la fille, de cette promesse, je suis comptable.*

*Qu'ai-je fait de cet héritage, et qu'a-t-il fait de moi ? Voici ce qu'il me faut maintenant raconter. Au fil des expériences, des voyages, des rencontres, ai-je été capable de le maintenir, ne lui ai-je pas parfois trop rigoureusement obéi ? Je ne me donne pas en exemple, encore moins en modèle, mais tout mon parcours témoigne des heurs et des malheurs d'un idéal républicain mis au défi par les secousses d'une époque mouvementée. Mes erreurs, mes désillusions révèlent mes propres ambivalences, mais aussi les ambiguïtés et les contradictions de l'idéal républicain. Jamais cependant je n'ai remis en question mon adhésion au républicanisme hérité de mon enfance et je n'ai jamais cessé de porter à la république un attachement ombrageux. En un mot : j'ai toujours les larmes aux yeux quand j'entends La Marseillaise.*

*Il ne me paraît pas inutile de rouvrir ce passé-là. Ce monde n'existe plus, mais il a gardé sa force d'inspiration. Je ne désespère pas qu'on puisse y trouver de quoi répondre aux défis des sombres temps que nous traversons.*

I

L'ÉLITISME RÉPUBLICAIN

### *Septembre 58 : mes débuts dans la vie et ceux de la V<sup>e</sup> République*

Lundi 29 septembre 1958. Dans le fond de la voiture paternelle, le journal local déplié sur mes genoux, je lis tout haut les résultats du référendum constitutionnel qui va fonder la V<sup>e</sup> République.

J'ai passé mon deuxième bac en juin, dans un mois j'aurai dix-huit ans. Selon le parcours classique de la méritocratie républicaine, je quitte ma province pour aller suivre des études supérieures à Paris. Je suis née dans les mois où, sur les ruines de la III<sup>e</sup> République, s'installait l'État de Vichy ; j'entre dans la vie adulte au moment où disparaît la IV<sup>e</sup> République pour laisser place à la V<sup>e</sup>, une autre république, un nouveau régime.

Au printemps, la politique est entrée dans ma classe de math'elem. Un complot s'est ourdi à Alger pour imposer un changement de politique et le maintien de l'Algérie française au sein de la république. La menace d'une opération militaire et d'un coup d'État, prévus par ce complot et phase finale éventuelle de cette opération, cette fois-ci sur Paris, incite les députés à accepter la passation de pouvoir « au plus illustre des Français ». La prise de contrôle des lieux de pouvoir par les militaires et les putschistes gaullistes a été annulée in extremis,

René Coty nomme de Gaulle président du Conseil. Une de nos condisciples, fille d'officier, laisse entendre les sympathies de sa famille pour l'Algérie française, une autre en revanche, largement suivie, s'affirme gaulliste. Les temps sont lourds, le drame algérien pèse sur les familles, le fils d'un de nos amis, objecteur de conscience, est obligé de se réfugier au Maroc pour éviter la prison. Devant cette nouvelle guerre, je suis prise parfois d'un fatalisme venu des années de l'Occupation, où je n'étais pourtant qu'un très petit enfant : il y a des guerres, c'est le fond sur lequel s'enlève le monde. Je l'oublie vite, dans le goût des livres et l'enchantement du monde visible, le retour des saisons, la marche majestueuse du fleuve, la vie végétale, les coteaux, les champs et les bois, et le jardin, avec ses murs chargés d'espaliers. Mais la menace revient, le sentiment d'une instabilité dangereuse où nous sommes condamnés à vivre.

En 58, depuis mai, ce qui domine dans ma famille et mon milieu, c'est l'inquiétude de voir monter l'étoile du général de Gaulle. J'entre dans cette inquiétude. Mes parents, instituteurs de gauche ardemment républicains, suivent avec passion la campagne pour le référendum. En 56, j'avais vu passer à distance la révolte de Budapest écrasée dans le sang par les chars russes et la crise de Suez, cette fois je ne me suis pas sentie à l'écart, je me souviens de l'effet produit par l'affiche qu'avaient choisie les partisans du oui. Elle a de quoi étonner : elle aurait pu être proposée par ses adversaires.



Affiche de campagne pour le référendum de septembre 58

*lire le texte de l'affiche*

La silhouette de Marianne projette sur une paroi l'ombre menaçante du Général en uniforme. La république serait-elle un masque trompeur, derrière lequel un mauvais coup se prépare ? Mes parents sont bien décidés à voter non, malgré le mot d'ordre de la SFIO — « Le général de Gaulle est le mieux placé pour faire prévaloir non pas sa politique en ce qui concerne l'Algérie, mais une politique très proche de la nôtre sur le plan humain et sur le plan libéral. » (Comité national de la SFIO le 24 juin, mais Daniel Mayer rompt avec Guy Mollet). Ils appartiennent à la gauche de François Mitterrand et du *Coup d'État permanent* (1964). Pierre Mendès France, qui avait rejoint le Général à Londres en 40, prend nettement ses distances, développant son argumentation en trois points, trois raisons de répondre non : les modalités de la consultation, son caractère plébiscitaire, le texte lui-même<sup>1</sup>. Le Parti communiste est contre. Maurice Thorez, le 20 septembre 1958 : « Français, Françaises, depuis quatre mois notre pays vit sous le régime que lui ont imposé la

rébellion militaire et les coups de force d'Alger et d'Ajaccio (...). Le président de la République élu par une assemblée de notables aurait plus de pouvoir que n'en avaient les derniers rois de France. » Et Sartre : « Je ne crois pas en Dieu, mais si dans ce plébiscite, je devais choisir entre lui et le prétendant actuel, je voterais plutôt pour Dieu : il est plus modeste<sup>2</sup>. » Les sartriens ne faibliront jamais dans leur rejet du gaullisme. Je me souviens d'une réunion aux *Temps modernes* en 92 où Jean Pouillon, membre historique de la rédaction, semblait rouvrir un lourd dossier à charge en rappelant avec hargne la responsabilité du général de Gaulle dans la réalisation et les essais de la bombe atomique française en 1960, et leurs lourdes conséquences.

De surcroît, dans ma région natale, le militantisme catholique et le gaullisme ont fait une alliance spectaculaire au lendemain de la guerre. Les catholiques se sentent « agressés par la nouvelle visibilité locale du militantisme laïque, à travers ses relais légitimés par l'action résistante des Comités de libération, du Front national et du SNI ». À quoi s'ajoute la fin des subventions accordées par le régime de Vichy. « Le 2 septembre 1945, l'Anjou catholique donne le signal de la réaction avec la manifestation de Cholet, précédant celle d'Angers du 7 octobre. L'Union des catholiques évalua à 90 000 (30 000 dans les Mauges et 60 000 à Angers) le nombre de ceux qui avaient chanté dans les cortèges le "Nous voulons Dieu dans nos écoles". » En 47, avec Victor Chatenay, succédant au maire socialiste Auguste Allonneau, professeur de mathématiques révoqué par Vichy, le RPF fait son entrée sur la scène politique locale. Lorsque le Général se rend fin juillet 47 dans la campagne rennaise, connue pour sa virulence anticomuniste, le meeting « a des allures de grand-messe ». Des photographies le montrent à Sainte-Anne-d'Auray avec Mgr Le Bellec, évêque de Vannes, fendant à la sortie de la messe une foule estimée à 100 000 personnes. Telles sont les bases sur lesquelles se construit la

petite républicaine formée dans les années 50. Cet héritage me marquera ; il me donnera un attachement sans réserve à l'enseignement public, un refus définitif de tout cléricalisme. Mais aussi une vision intransigeante de la laïcité, peu apte au départ à saisir les défis de la fin du xx<sup>e</sup> siècle. Je dirai plus loin à travers quelles expériences et quelles rencontres j'ai fini par comprendre que la méfiance envers les religions, la critique philosophique et le refus de toute croyance religieuse ne pouvaient devenir un principe politique et social. La laïcité pose la neutralité de l'État et le respect du choix de croire ou de ne pas croire : elle ne dit rien au-delà. L'incroyance ne suffit pas pour faire des républicains.

La gauche va entrer pour des années dans une opposition sans espoir au « pouvoir personnel ». La figure du Général se charge d'ambiguïté. Dans le réquisitoire à charge qu'elle constitue contre lui, la gauche oublie cependant qu'en 46 la république a été refondée par un homme qui n'était pas républicain, un admirateur de Richelieu, un lecteur du cardinal de Retz, insensible aux écrivains des Lumières. Le « peuple de gauche » dont les enseignants sont l'armature lui tournera durablement le dos, jusqu'au début des années 2000, où sa figure va reprendre une place positive dans notre mémoire nationale, y compris auprès d'une certaine gauche républicaine. Je n'ai entendu d'arguments en faveur du Général que, vers 65 ou 66, dans la bouche d'amis marocains, étudiants à Paris, attentifs à son rôle dans la décolonisation. La gauche lui aura toujours refusé son approbation. Et sera restée insensible à son refus de l'hégémonie américaine. Dans l'entretien qu'en 65 il consent à donner à Michel Droit, le Général s'exprime avec malice tout en parlant de lui-même à la troisième personne : « En réalité, qui a été l'allié des Américains de bout en bout sinon la France de De Gaulle ! » En 66, la France quittera le

commandement militaire intégré de l'Alliance, tout en restant membre de l'Otan. De Gaulle n'hésite pas à critiquer les États-Unis lors de la guerre du Vietnam, et c'est son inspiration qu'on retrouve dans le discours de Dominique de Villepin à l'ONU en 2003, au moment de la deuxième guerre du Golfe. Et il prendra vivement position contre la politique de colonisation de la Cisjordanie après la guerre des Six-Jours. Pour comble, les républicains de gauche, déjà rudement secoués politiquement par le gaullisme, vont être mis au défi lorsque avec le Général se fait notre entrée dans la modernité. Or s'il est bien un thème central de l'idéal républicain, c'est celui du progrès politique, économique, technologique, condition du progrès social. De Gaulle, modernisateur ? Oui, malgré lui. *Mémoires d'espoir* : « Comment, étant qui je suis, ne serais-je pas ému, en voyant s'estomper cette société campagnarde, installée depuis toujours dans ses constantes occupations, encadrée par ses traditions ; ce pays des villages immuables, des églises anciennes, des familles solides, de l'éternel retour des labours, des semailles et des moissons. (...) La machine est passée par là, bouleversant l'ancien équilibre, imposant le rendement (...). » Et un peu avant : « Nos vieilles villes et nos anciens bourgs sont en proie aux chantiers qui travaillent à les rajeunir. Par exemple, Paris blanchi tout en conservant ses lignes, débordant d'automobiles autour de ses monuments restaurés, se pénètre de trois autoroutes, s'entoure d'un boulevard périphérique et dresse d'innombrables immeubles neufs dans ses murs et ses environs. »<sup>3</sup>

Mais nous n'en sommes pas encore là ; 1958, c'est pour moi l'année du grand basculement, le passage fiévreusement attendu. Il y a longtemps déjà que je veux quitter mon village pour la ville, quitter la province pour Paris. Cette émancipation dont j'ai soif, mais que je me figure encore confusément, j'en ai pressenti la saveur, un soir, pendant les heures d'études. Je me rendais souvent à un autre bout du

bâtiment, dans une salle pourvue d'un piano, dont je jouais très mal, en compagnie d'une autre interne, qui jouait du violon ; nous ne travaillions pas du tout la partition, nous écoutions par la fenêtre les bruits nocturnes de la ville. Un de ces soirs-là, revenue à ma table, et mes cahiers fermés, il m'a semblé que je recevais une promesse, une certitude encore à peine esquissée : il y avait au loin, devant moi, de la liberté. Derrière les hauts murs de l'internat, j'épie la rumeur de la ville qui m'entoure, sa présence confuse. Les quelques fois où je m'y aventure, j'entrevois une vie plus libre, plus aisée. Des boutiques, un théâtre, des librairies. Dans la vitrine du libraire de la rue Chaperonnière, Gérard Philippe dévore un livre.



Il y a aussi les grands magasins, les Dames de France ou les Nouvelles Galeries. Les lumières, la forte odeur des parfums du rez-de-chaussée, l'élégance et l'air hautain des vendeuses, tout cela me donne le vertige, un trouble où je devine quelque chose de ce qui pourra passionner la vie adolescente, puis la vie adulte. Ma ville de province ne me suffira pas, je le sens : elle incarne désormais pour moi le type

même de ce qu'y voyait Stendhal, « un mélange de petitesse provinciale et de curiosité tracassière », quelque chose de vieillot, de conventionnel, une espèce de sommeil tentant, dangereux. L'année de terminale, qui précède mon départ pour Paris, je ne me sens pas à ma place dans ce groupe de filles dominé par une petite minorité, étrangement mûre, auquel les mathématiques, qui les passionnent, donnent son unité. Dans la salle de cours mansardée du dernier étage, je m'ennuie et, de mes cinq doigts rassemblés, je dessine au plafond dans la poussière l'empreinte des pattes d'un chat qui suscite bien des étonnements. Je m'impatiente. On choisit pour moi, je me coule dans des décisions qui ne m'appartiennent pas. Quelle est ma part de liberté ? Quand vais-je enfin avoir la disposition de moi-même ? J'aspire à une forme de vie libre que j'imagine de façon très abstraite, faite de rencontres, de livres. À la fin du printemps, je demande qu'on m'inscrive en classe préparatoire à Paris.

En « échappant » à la province, je méconnaissais toutefois une leçon que je reconnaîtrai plus tard. Beaucoup plus tard, je comprendrai de quoi m'a nourrie ma terre natale. Et, malgré tout ce qui me sépare de lui, je retrouverai Mauriac : « Tu crois avoir perdu ton temps, dans ces campagnes, mais bien des années après, tu retrouves en toi une forêt vivante, son odeur, son murmure pendant la nuit. » Pour moi, comme pour lui, « la province » deviendra « la gardienne des morts que j'aimais ». Plus tard, je pourrai aimer une province et une ville qui ne peuvent plus me faire de mal. Et pour toujours, j'oscillerai entre province et Paris, entre la ville et les grandes étendues de rivières et de prés. Entre attachement et arrachement.

*À Paris, une petite républicaine des années d'après-guerre,  
avec ses galoches à semelles de bois*

Me voici donc à Paris, tremblante d'excitation et de peur devant l'avenir confus qui s'offre à moi. Je vais vivre désormais comme je l'ai passionnément souhaité, dans cette très grande ville « où la Seine coule entre les livres » (Apollinaire et quelques autres). Mais à l'orée d'une vie que j'ai désirée de toutes mes forces un peu frustes, je suis toujours *une petite républicaine des années d'après-guerre, avec ses galoches à semelles de bois*. J'ai huit ans. Le petit matin se lève sur les coteaux de la Loire, une fine lueur rouge paraît à l'horizon. Le village s'anime ; on monte aux champs, aux vignes ; une charrette grince dans la côte. Je retrouve sous le préau les petites filles qui dénouent leur cache-nez, accrochent leurs pèlerines, leurs manteaux ; je me glisse derrière mon pupitre sur le banc de bois ciré ; une buée chaude brouille les vitres dans une forte odeur de laine mouillée ; le murmure des voix s'apaise, le silence s'installe, la leçon commence, dans la classe de ma mère, une classe unique, comme il n'en existe plus. J'ai huit ans. J'aime tout de l'héritage républicain, je sais obscurément qu'il m'est destiné, qu'il est fait pour moi, avec ses promesses et ses mensonges. Je le bois comme le sable boit l'eau. Je me souviens de cette force enfantine de conviction qui m'anime dans ces moments-là. J'aime la France, ses paysages, son histoire, les Gaulois, Roland à Roncevaux et le chevalier Bayard sur les vignettes. J'aime notre « Loire gaulois », le grand fleuve qui coule au bas de chez nous et sur les cartes de géographie, ses mille kilomètres, ses crues qui recouvrent chaque année les prairies et les routes. J'aime dessiner les montagnes en marron, les fleuves en bleu. J'aime le calcul mental, les récitations et les dictées, j'aime notre langue, j'aime que chou, joujou, bijou, genou, caillou, hibou et pou prennent un « x » au pluriel. Je suis aussi une enfant de la république coloniale : le premier livre sur lequel j'ai mis mon nom a toutes ses pages blanches et juste un titre, « Alger-la-Blanche ». Pendant une de ces longues après-midi d'hiver où les

enfants sont grognons, ma grand-mère me l'a cousu pour me distraire avec des feuilles de cahier pliées en quatre. Alger, c'est à nous, Alger, c'est chez nous. En 1830, l'expédition de conquête de l'Algérie était commandée par un chouan angevin, le comte de Bourmont. Le front de mer de la ville d'Alger a été bâti dans un beau calcaire venu de la vallée de la Loire, le tuffeau des châteaux, extrait des carrières de Montsoreau, à quelques dizaines de kilomètres de mon village natal.

Pendant les années qui suivent, jusqu'à mon départ pour Paris, toute mon existence est organisée autour de mes études, et réglée par elles. Longues heures le dimanche dans la grande salle à manger de notre maison. La nuit tombe. Rougeolement de la « salamandre<sup>\*1</sup> » à travers ses petites fenêtres de mica. Des livres. Un piano, l'odeur des pommes dans le compotier. J'absorbe tout, la langue latine, l'écriture gothique des manuels d'allemand, l'alphabet grec. Parfois je suis saisie par de vifs moments de refus et de rébellion, je ferme mes cahiers, j'écoute des chansons d'Aznavour sur ma petite radio. Puis je m'échappe dans de longues promenades à travers la campagne, à pied, à bicyclette. Silence. Des maisons, des fermes dispersées entre des bois, des champs, un vol de corneilles au-dessus des grands arbres. De retour à l'internat, je m'ennuie à l'étude du soir. Longs couloirs froids, cours venteuses, grandes salles tristes. Nos surveillantes sont lointaines, sans bienveillance. Quelque chose de contraint, de sévère, règne sur ces petites filles en blouses, ramassées sur elles-mêmes. Entièrement soumise à un projet obscurément devenu le mien, je me souviens de ma mélancolie dans les soirs de printemps, recluse dans un dortoir fermé quand dehors il faisait encore grand jour. J'attendais que le pas de la surveillante s'éloigne, je relâchais sans faire de bruit le lourd volet intérieur des grandes baies XVII<sup>e</sup>, et je lisais jusqu'à ce que la nuit soit complètement tombée. Dans cet intense et studieux enfermement, il y avait une lumière, les beaux vers de Charles

d'Orléans : « Le temps a laissé son manteau / De vent, de froidure et de pluie / Et s'est vêtu de broderie / De soleil luisant, clair et beau ». Ou ceux de Du Bellay : « Déjà la nuit en son parc amassait / Un blanc troupeau d'étoiles vagabondes / Et pour entrer aux cavernes profondes / Fuyant le jour, ses noirs chevaulx chassoit ». Mes premières années à Paris prendront sans difficulté la suite de ces moments où j'avais pressenti que la vie ordinaire pouvait se doubler d'une autre vie, invisible et partout présente, celle des livres.

De quoi part-on ? Avec quelles aides, quels appuis ? J'appartiens à un monde et à une génération sur lesquels plane une ombre tutélaire, dont le souvenir domine toute une vie : celle des maîtres, des professeurs qui vous ont formé(e). Même au sein d'un « lycée de jeunes filles », mot qui évoque un corps professoral composé de femmes prudentes et corsetées. Pourtant il en émergeait de fortes personnalités, qui tranchaient par leur style, leur langage, leur allure. Elles jouissaient alors auprès des élèves d'un prestige qu'on peine à imaginer aujourd'hui. C'était le cas de Suzanne Proust, qui enseignait les lettres (français, latin, grec) de la cinquième à la troisième. La dernière fois que je l'ai rencontrée, c'était dans les années 80 à l'occasion d'une petite fête donnée par un libraire d'Angers pour un prix que j'avais reçu. Je ne lui avais rendu visite qu'une fois ou deux chez elle. Avec son mari, Bernard, professeur lui aussi, et leurs deux enfants, elle habitait à Angers dans un des plus beaux endroits du quartier historique de la Doutre, la place du Tertre-Saint-Laurent, enlaidie depuis 1879 par l'édification d'un oratoire de ce style néogothique si présent en Anjou, œuvre de l'architecte René Dussouchay. La pièce où elle me reçut (son bureau, une bibliothèque ?) était grande, garnie de livres jusqu'au plafond, il y avait des portraits d'écrivains au mur, il flottait dans toute la pièce l'odeur des Boyard papier mais qu'elle fumait, des cigarettes « gros

module », particulièrement chargées en nicotine et en goudron. Je me souviens du beau fauteuil ancien où elle me fit asseoir, d'un style comme je n'en avais encore jamais vu. Une étudiante invitée chez lui par son professeur de Sciences-Po resta debout, quand il lui dit : Asseyez-vous donc ! Prenez la bergère ! ne sachant pas ce qu'était une bergère. À mes yeux ces marques de classe étaient entièrement transcendées par la présence des livres, et l'horizon qui se profilait derrière eux, celui d'une vie entièrement nourrie de leur présence. Au demeurant, Suzanne Proust affichait tous les signes de la rupture avec son milieu bourgeois. Elle avait alors une quarantaine d'années. Petite, blonde, les cheveux courts, un beau visage animé, des yeux brillants, vêtue l'hiver de belles fourrures, avec toujours, à l'épaule ou sous le bras, un sac bourré de livres et de copies, elle faisait son entrée, souriante et décidée, l'œil amusé, accompagnée de figures non conventionnelles comme Germaine de Staël, Colette ou Raymond Queneau. Elle ne mêlait à son goût de la littérature aucune révérence convenue, sachant garder ses distances, ultime leçon, à l'endroit des grandes œuvres. L'abbé Delille suscitait l'admiration de Voltaire pour sa traduction des *Géorgiques* ? Il était aussi l'auteur de deux vers ridicules à propos d'une poule, que la règle interdisait de nommer en poésie : « Cet oiseau diligent, dont le cri entendu / Annonce au laboureur le fruit qu'il a pondue ». Pendant la guerre, Suzanne Proust avait été professeur à Châteauroux, dans un lycée où le seul homme était le gardien, « un ancien combattant, unijambiste et alcoolique », résumait-elle sobrement, ajoutant : Lui seul avait le droit de vote. Mon premier élan féministe est né ce jour-là. De son passage à Châteauroux, elle avait retenu aussi une leçon d'histoire et de latin, que je n'ai jamais oubliée. L'armée allemande occupait alors la ville. Suzanne et une amie s'arrêtent un jour devant une bijouterie. Non loin d'elles, un officier allemand promène son regard sur les bracelets et les

bagues. Son amie glisse dans l'oreille de Suzanne la formule tirée de l'Évangile : Margaritas ante porcos, « des perles pour des porceaux ». — Ante porcum, Madame, dit l'officier dans un français parfait, je suis seul. Suzanne Proust avait une passion pour la Loire, ses paysages chargés d'histoire et le riche passé architectural de notre région. Mais aussi pour la bicyclette. À la fin de l'année de troisième, notre petit groupe se rendit à vélo par la levée jusqu'à la splendide église romane de Cunault.

Tout l'enseignement d'alors est fortement axé sur le passé<sup>\*2</sup>. On nourrit les élèves de la poésie du Moyen Âge et de la Pléiade, des comédies de Molière et des tragédies de Corneille et de Racine. Je ne le regrette nullement. « Je t'aimais inconstant, qu'aurais-je fait fidèle ? » C'est un chemin naturel qui relie ma fruste ruralité et la petite école de ma mère à la grande langue française, dans toute sa splendeur, dans tout son éclat. Mais la littérature contemporaine est pratiquement absente : sauf, justement, dans ma classe de quatrième, où Suzanne Proust avait introduit une véritable révolution, en associant Queneau, « Fillette, fillette, si tu t'imagines... », aux vers de Ronsard, « Vivez, si m'en croyez, n'attendez à demain / Cueillez dès aujourd'hui les roses de la vie », en même temps qu'à ceux d'Horace, « Carpe diem quam minimum credula postero » (« Cueille chaque jour, et ne compte pas sur demain »). La lecture de Péguy se complète du pastiche qu'en fait le tandem Reboux-Müller sous le titre « Les Litanies de sainte Barbe »<sup>4</sup>.

*Sainte Barbe m'a dit : tourne la manivelle  
Pour mélanger l'orgeat avec le caramel(le),  
Le miel de la mystique avec le miel du zèle.  
Sainte Barbe m'a dit : sois celui qui emmielle*

Suzanne Proust avait un sens aigu de la langue française, de ses nuances, cette façon de faire basculer un univers autour d'une simple préposition. Elle aurait adoré l'esprit d'Anna Prucnal, comédienne et chanteuse polonaise, qui se plaignait un jour : Mon Dieu, que c'est difficile, le français ! Comment ne pas confondre « avoir le cul à l'air » et « avoir le cul en l'air » ! Nous, qui étions encore des enfants mal dégrossies, et qui avons tout à apprendre, nous n'aimions rien tant que cet exercice scolaire qu'on appelle « l'analyse logique », parce qu'on y étudie l'organisation de la phrase, et la nature des liens qui unissent ses divers éléments. Les scientifiques y voient une excellente formation au raisonnement mathématique. Tous les exemples étaient pris chez les meilleurs auteurs, comme on dit. Par exemple dans la *Recherche du temps perdu*. Par une homonymie dont elle plaisantait, l'œuvre de Proust nous fournissait un lot inépuisable de phrases particulièrement développées. Je me souviens d'un débat à Toulon, avec des professeurs de collège, de français et de maths. Il faut leur donner le goût des mots ! avait dit un professeur. — Non, le goût des phrases ! avait répliqué une autre. C'est elle qui avait raison : quoi qu'en dise Hegel<sup>5</sup>, on ne pense pas avec des mots, on pense avec des phrases. Le passage par les textes écrits, dans la langue d'hier comme dans la langue d'aujourd'hui, est indispensable. Il s'impose dans l'apprentissage d'une pensée et d'une expression maîtrisées, conditions de base d'une citoyenneté accomplie. « L'analyse logique » est toujours pratiquée aujourd'hui, il n'est pas sûr qu'elle suffise pour restaurer le goût de la langue écrite et la confiance en ses pouvoirs. On lui a porté un coup fatal en la soupçonnant d'être l'expression privilégiée de la domination.

Voilà ce que j'ai reçu entre les murs d'un ancien séminaire, heureusement mis par la république au service de l'instruction, et je le dois à une femme libre, audacieuse, drôle, infiniment généreuse et

cultivée. Pour reprendre un mot de Coluche, elle m'a tout appris et ce qu'elle ne m'a pas appris, je le lui ai piqué. Y compris de fumer quelque temps des Boyard papier maïs. Je n'ai jamais su où elle avait passé sa retraite, ni quand elle était morte. Cela m'est égal, je ne veux pas le savoir. Nous passerons tous. Je ne veux pas le savoir non plus. Comme disait ce curé de campagne, qu'elle aimait à citer : « Mes frères, nous mourrons tous. Et moi aussi peut-être. »

### *Le Champo et le TNP*

Septembre 58 : je m'installe rue Raffet, l'annexe du Foyer des lycéennes. C'est une de ces belles villas Art déco dont le quartier regorge, jusqu'au boulevard et à la villa Montmorency tout proches. Je suis projetée au milieu de ces merveilles sans les remarquer, comme un barbare dans les ruines de la Rome antique. La salle à manger en rotonde donne sur un jardin, les portes sont surmontées d'impostes en verre coloré, nous logeons à quatre par chambre, cela ne me dérange pas. À l'automne, Roger Vadim est venu tourner une scène des *Liaisons dangereuses* 1960 dans le parc d'une villa voisine, Gérard Philipe se mêle sans façon à notre petite troupe joyeuse et un peu excitée qui est venue le saluer. Chaque jour, pour les repas, nous nous rendons au Foyer des lycéennes, à quelques centaines de mètres, rue du Docteur-Blanche, qui avait sa clinique sur les hauteurs de Passy. J'y aurai une chambre les deux années suivantes. C'est aujourd'hui un internat d'excellence, le lycée d'État Jean-Zay. Pendant un demi-siècle, il a hébergé des élèves des classes préparatoires des lycées les plus prestigieux de Paris, dont mon lycée, le lycée Fénelon. Inauguré le 18 mars 1954 par le ministre de l'Éducation nationale, André Marie, le Foyer est signé de l'architecte Urbain Cassan. Magnifique construction, où se lit l'influence de Le Corbusier, dont Cassan a été

l'élève, dans les couloirs en cursive, dans les hublots des portes vitrées, dans le luminaire signé Max Ingrand, lequel avait collaboré à la décoration du paquebot *Normandie*, dans la forme arrondie des balcons. Je passe ainsi des lambris Grand Siècle de mon lycée angevin à une architecture d'un modernisme que je comprends à peine, moi qui ignorais la valeur de ce trésor des années 30, la Maison bleue, à Angers, chef-d'œuvre du mosaïste Odorico. Et petit à petit je découvre en face, dans l'impasse Mallet-Stevens, de merveilleuses maisons années 30 où vit alors Henri Salvador qui salue joyeusement nos petits groupes de filles se rendant au lycée ou en promenade au Bois. J'ai eu la chance, je le mesure aujourd'hui, de découvrir sans aucune préparation la figure de la grande ville, et d'en absorber la leçon avant même de la nommer. Petit à petit, cependant, je progresse, je vois mieux, je distingue. Et je me plie rapidement à une habitude qui ne m'a jamais quittée ; celle de saisir le passé qui subsiste dans le moment présent, même quand plus aucune trace ou presque n'en est visible. Y compris en répétant une erreur. Ainsi, dans mon quartier de la Bastille, j'ai tâché pendant longtemps, chaque fois que je remontais le boulevard Bourdon, de deviner la présence de la chapelle où fut célébrée la messe de funérailles du grand Turenne. — Puis j'ai découvert qu'elles avaient eu lieu à Notre-Dame. Je croyais l'avoir lu dans une lettre de Mme de Sévigné. En fait de mémoire historique, je dois me contenter de l'ancienne fabrique des pastilles Valda, le laboratoire Pastival, avec son toit imitant leur forme arrondie.

La rentrée a lieu le lendemain de mon installation, celle de la V<sup>e</sup> République le 4 octobre. Le 23, le général de Gaulle dans une conférence de presse à l'hôtel Matignon se félicite que « les Algériens et les métropolitains aient voté pour construire l'avenir ensemble », il évoque « l'action de la France pour l'amélioration matérielle et morale en Algérie ». C'est un engagement, « l'une envers l'autre et pour

toujours de l'Algérie et de la France ». En relisant ces mots, il me semble entendre le bruit même de ce temps, sa rumeur dangereuse, guerrière : de l'autre côté de la Méditerranée, on rase des mechtas, on déporte des villageois, la France coloniale est prise de vertige, de folie. Les 23 et 30 novembre, élection de la première législature de la V<sup>e</sup> République. Le PC est en tête de l'opposition. Les 43 musulmans et 21 Européens députés d'Algérie élus sont tous favorables à l'intégration. De Gaulle est élu en décembre à la présidence de la République. Je ne vote pas encore, je vois les choses de loin, je ne lis même pas encore régulièrement les journaux. Je prends chaque matin le métro à Passy, je reviens parfois à pied à travers Paris, un Paris qui étonne aujourd'hui, dans les films, par sa vétusté, ses façades noires de suie, le vêtement sévère, sans fantaisie des passants. Il se passera encore quatre ans avant qu'André Malraux, ministre chargé des Affaires culturelles, lance une vaste campagne de ravalement des principaux bâtiments de Paris. C'est le Paris de la fin de la guerre d'Algérie, où, à la grande frayeur des bien-pensants, les Arabes des bidonvilles vont débouler quelques années plus tard pour des manifestations pacifiques réprimées dans le sang. Mais c'est aussi pour moi, de façon tangible, exaltante, la ville par excellence. La liberté, l'indifférence de ceux qu'on croise, les traces de l'histoire, la concentration de la population, l'accélération de la technique, un monde qui inquiétait Georges Duhamel dans les *Scènes de la vie future*. Rien de cela ne m'effraie, au contraire. Je n'ai pas encore l'idée de ce qu'est la banlieue, de ce qu'elle cache, les usines, la vie misérable des bidonvilles ; j'ignore les hiérarchies sociales, la variété pyramidale des mœurs et des modes de vie. Je veux seulement fouler un pavé historique, voir les nuages gris s'en aller au-dessus de la Seine et de ses ponts, me mêler à ses habitants, dont rien n'interrompt le flot, pas même la mort : « Sous le premier Empire, y avait des habitants / Sous

le second Rempire, y en avait tout autant » (Jean Tardieu)<sup>6</sup>. Un jour, je le croisai dans l'entrée des Éditions Gallimard et je m'avançai vers lui pour le saluer et lui dire quelques mots. Il m'écouta en souriant, inclina une fois ou deux la tête avant de s'éloigner, souriant encore. Il y a longtemps qu'il est complètement sourd, me dit alors un ami, mais cela ne le gêne nullement.

Dans ces premiers temps de mon installation à Paris, je mesure à quel point j'avais été jusque-là tenue à l'écart des formes et des joies de la vie moderne, citadine. Ma grande, mon inoubliable découverte est celle du cinéma, et des salles du Quartier latin dont Le Champo, avec ses fauteuils défoncés, où on attrape régulièrement des puces, et le Studio des Ursulines, l'ancienne salle des Concerts Colonne. Ce que j'attends cependant avec le plus d'impatience, c'est d'aller au TNP, le « Théâtre national populaire », nom que Jean Vilar a voulu redonner au théâtre de Chaillot quand il en prend la direction en 51. Il y a bien de la logique républicaine là-dedans ! Le TNP, c'est le symbole d'une ouverture inouïe du théâtre, de la culture sur un monde, et un public auquel le théâtre, la culture, les grands textes n'étaient pas destinés. Mon ignorance de Paris était grande, je n'y étais venue qu'une fois avec mes parents. Mais du TNP, de Jean Vilar, du *Cid*, de Gérard Philipe, au fond de ma province je n'ignore rien, ni du palais de Chaillot où le TNP s'est installé en 53. Et voici qu'un soir, nous nous aventurons place du Trocadéro, nos billets en poche. Je n'ai jamais oublié le puissant appel d'air à la sortie du métro face à la tour Eiffel, l'immense panorama urbain, d'où surgit ce grand paquebot des années 30, avec ses portiques et ses escaliers monumentaux. J'entends encore les trompettes qui annoncent le spectacle, j'en ai gardé les livrets, si modernes avec leur graphisme en noir et rouge. Ma vie est faite de brusques et éclatantes découvertes, Paris est ce bain magique, transfigurant des mots jaillis de la profondeur de l'enfance : comme

celui de « Trocadéro ». Je ne cesse de tendre et retendre les fils ténus qui me relient au passé : les débuts de ma vie à Paris, c'est le passage d'un fragment tombé du palais du Trocadéro, au TNP de Vilar dans sa splendeur. Dans mon village natal, Savennières, tout près de l'école des filles, où nous habitons, une demi-lune sablée s'ouvrait dans le trottoir. C'était l'entrée, précédée d'un beau portail, d'un château invisible derrière son parc, on disait que ce portail venait « du palais du Trocadéro », le palais construit en 1878 pour l'Exposition universelle, et remplacé par le palais de Chaillot, à l'occasion d'une autre Exposition universelle, celle de 1937. Il faut voir le poids, dans l'imaginaire des républicains primaires que nous étions, de ces belles demeures anciennes, aristocratiques ou bourgeoises ; quel respect mêlé de sourde hostilité les entourait, ainsi que leurs habitants. Le « Manoir des Lauriers » avait été construit au tout début du XVIII<sup>e</sup> siècle, puis agrandi et embelli par l'ajout d'un grand pavillon à fronton central, donnant sur des jardins en terrasses et « ayant son aspect sur la rivière de Loire ». En 31, la comtesse de Gramont<sup>\*3</sup> acquiert Les Lauriers et fait dessiner une entrée monumentale par André Leconte (prix de Rome). Lorsqu'elle mourut, en 61, nous n'habitons plus Savennières. Je vois encore les lourds battants de ce fameux portail s'ouvrir pour laisser sortir la Hotchkiss (la Panhard-Levassor, la Delahaye ?) qui conduisait la comtesse à ses visites, et l'été à son château de Pau. Ce portail, je ne l'ai franchi qu'une fois ou deux, pour aller porter un pli au chauffeur de la comtesse, un ami de mon père, sans doute une convocation à la réunion annuelle des anciens prisonniers de guerre. M. Brinsard avait deux fils. L'un d'eux fut tué dans un café de la banlieue parisienne par un membre du FLN.

Ce que fut le TNP de Vilar, ce qu'il a voulu être, l'incompréhension dont Vilar fut victime l'été qui suivit mai 68, et dont il mourut, à quel

point cela résonne aujourd'hui, je ne saurais le dire suffisamment. Un théâtre populaire et non ouvriériste ; une vocation pédagogique au sens large ; l'appel et la référence aux grands classiques : héritage magnifique des années qui suivirent la Libération. Au centre, à cause de la présence et de la figure de Gérard Philipe, la mise en scène du *Cid*. L'étude de Clémence Grenat, en ligne, nous éclaire par la comparaison qu'elle fait entre la mise en scène de Jacques Copeau (1940), celle de Jean Vilar (1951) et celle de Roger Planchon (1969)<sup>7</sup>. Les circonstances sont différentes, en 40, les Allemands occupent Paris. Mais dans les deux premiers cas, le choix du *Cid* illustre le désir commun de surmonter les maux de la guerre, pendant et après, en faisant résonner « les thèmes de l'héroïsme, du courage, de l'honneur, de l'amour et de la jeunesse ». Un optimisme fondamental marque l'époque de la Libération et creuse la différence avec la nôtre, frappée de déclinisme. Le désir de revenir au répertoire classique français ne peut se comprendre que dans un autre état de l'école et de la transmission : dans ces années-là, la notion de patrimoine littéraire commun n'a pas encore subi les effets de la critique sociologique. *Le Cid* parle à tout le monde. Aujourd'hui, je ne sais pas ce qu'un jeune d'aujourd'hui peut retirer de sa lecture. Je n'exclus pas, du reste, qu'il soit nécessaire de la contextualiser si l'on ne veut pas rencontrer de résistance : chez Corneille, « l'ennemi », c'est « le Maure ». Le grand décentrement qui marque notre époque nous oblige à ne plus regarder l'histoire de l'Europe seulement de notre point de vue, mais à inverser la perspective, comme le fait Amin Maalouf<sup>8</sup> dans *Les Croisades vues par les Arabes*, un livre qui fait appel au témoignage des historiens et chroniqueurs arabes de l'époque. On ne parle plus de croisades, mais d'invasions franques. Ce renversement champ/contrechamp est un choc pour la pensée, une expérience difficile, mais absolument nécessaire. Je l'ai faite aussi plus tard en lisant la remarquable

biographie de Nehru par Shashi Tharoor<sup>9</sup>. Un événement devient tout autre par le champ/contrechamp, c'est le cas du massacre d'Amritsar, vu par les Anglais, ou vu par les Indiens.

À distance, la leçon du TNP paraît d'une autre époque. Elle en appelle à une idée de l'universel passablement secouée par l'émergence, inévitable pourtant, des affirmations identitaires. Elle reposait cependant sur une idée de la culture absolument juste et généreuse, exigeante, populaire au meilleur sens du terme, dont les pouvoirs publics auraient pu davantage s'inspirer. On la retrouvera vingt ans plus tard, lorsque Antoine Vitez prendra la direction du théâtre de Chaillot : le plus grand nombre a droit au meilleur, le théâtre doit être *élitaire pour tous*.

### *Le règne des humanités classiques*

Jules Vallès, accablé par leur domination jusque dans la vie de sa famille, disait de son père qu'il « empestait les langues mortes ». Rien de plus républicain, pourtant, au sens ancien du terme. Ce sera notre cas, un siècle plus tard, à Paris, dans la classe de lettres supérieures, dite hypokhâgne, où je suis inscrite. L'année suivante je passerai le concours d'entrée à « Sèvres », l'École normale supérieure des filles, établie depuis la guerre à Paris, boulevard Jourdan, l'obscur vainqueur de la bataille de Fleurus. Ce sera désormais le nom de l'École. Dans ces années étranges, qui ne ressemblent à rien de ce qu'un étudiant, une étudiante d'aujourd'hui peut connaître, vouloir, aimer, l'Antiquité grecque et romaine, son histoire, ses œuvres tiennent une place considérable. Au sein de quoi, ma passion pour la langue latine, ses sonorités enfuies, enfouies. Un pareil aveu est bien imprudent. On pense sans doute que les Romains étaient de pompeux raseurs en toge débitant des hexamètres dactyliques. Mais ils avaient de l'humour,

comme en témoigne cette blague du début de notre ère. Un homme se plaint de la mort d'un esclave qu'il vient d'acheter : Je regrette, dit celui qui le lui a vendu, mais ça ne lui était jamais arrivé quand il était chez moi.

Cette passion était née très tôt, dès mes premières années de lycée, et elle m'a constamment accompagnée. D'où venue ? Qu'est-ce qui me l'avait dictée ? La langue latine ne m'a jamais quittée, sa structure, son rythme, sa logique, son économie. C'était comme un retour à nos premiers parents, une version de notre langue quand elle n'était pas encore née. Et, à travers sa prose, sa poésie, une ruralité paisible, déchirée parfois par des désordres sanglants, des guerres, des aventures, des voyages. Comme dans le début de la *Première Bucolique*, cette allusion à la bataille de Philippes (42 avant notre ère) qui sonna la fin de l'époque républicaine à Rome : « Nos patriam fugimus », « Nous fuyons notre patrie », tandis que toi, Tityre, tu t'exerces à la flûte sous le couvert d'un grand hêtre, « patulae recubans sub tegmine fagi ». Peut-être y trouvais-je aussi confusément un antidote à la domination, dans nos terroirs de l'Ouest, d'un catholicisme puissant — social, économique, politique. Le latin qu'on nous enseignait, c'était celui de la romanité préchrétienne, la république ayant, sous le nom de « bas latin », banni le latin chrétien. C'était comme un appel vers ce moment disparu, ce moment « unique », comme dit Flaubert, où « les dieux n'étant plus et le Christ n'étant pas encore, l'homme seul a été ». Avec les langues anciennes, nous rejoignons l'esprit de la Renaissance, des Lumières. « Les classiques ont été le chemin vers le déisme, l'athéisme, ou plus simplement la critique du christianisme. Mettre l'Antiquité au centre de leur intérêt était subversif ; faire des Grecs les pères des premières Lumières, c'était implicitement attaquer l'historiographie chrétienne,

en traitant le passé comme un registre séculaire. C'était déloger la religion de sa place de préoccupation humaine centrale. »

C'est là que se pose le plus hardiment le rapport de la république avec l'esprit de 89. J'ai pour cette raison toujours trouvé bien réducteur le sens que donne Claude Lévi-Strauss à l'étude des langues anciennes dans un entretien à *L'Express* des années 70. « Ce qui a tant fait souffrir en classe nos pères et nos grands-pères, le latin et le grec, eh bien ! c'était de l'ethnologie ! L'effort qu'on leur demandait n'est pas tellement différent de celui que nous faisons lorsque nous étudions des Indiens du Brésil ou des Australiens. Oui, ils essayaient d'apprendre à juger leur propre culture dans la perspective élargie que donne la connaissance de cultures différentes, et, au fond, c'est cela qu'on appelle l'humanisme. » Ce n'est pas ce que je voulais, ce que je voyais ; je n'étais pas transportée ailleurs, c'était le même monde, mais vu sous un angle qui en magnifiait le contenu et les modestes entours. Qui l'arrachait à la verticalité de la vision religieuse pour le recréer dans une perspective nouvelle : ainsi fit la peinture de la Renaissance. Un monde sans arrière-monde, sans sur-monde. La fontaine Saint-Vincent où ma grand-mère m'emmenait accrocher des fleurs à la grille qui protégeait la statue du saint n'avait jamais cessé d'être l'autel où un paysan romain rendait hommage au protecteur de sa vigne, ici et maintenant, et non pour espérer une récompense dans un au-delà mystérieux et trompeur.

Aujourd'hui, je pourrais reprendre un siècle après lui ce que disait Anatole France en 1921 : « Je porte aux études latines un amour désespéré. » Car un discrédit irréparable frappe l'étude des langues anciennes, le latin et le grec, au moment où l'étude du « fait religieux » aurait tant besoin d'ouvrir à des espaces échappant à la domination mortifère des trois monothéismes. Rien n'a été fait pour défendre les langues anciennes à partir du moment où on a tenu pour

acquis le raisonnement captieux que voici : jusqu'à un passé relativement récent, elles ont été le socle et l'élément constitutif des études secondaires. Or, celles-ci étaient réservées à une élite sociale, à un public bourgeois soucieux de se séparer de la grande masse par des marqueurs d'appartenance. De ces prémisses indiscutables, on a tiré une conclusion qui l'est beaucoup moins : à quoi bon prolonger ou maintenir un enseignement qui révèle et accentue les inégalités de naissance ? Dans *La Reproduction*, coécrit en 70 avec Jean-Claude Passeron, Pierre Bourdieu parle de « gaspillage ostentatoire d'apprentissage » à propos « de l'acquisition des langues anciennes conçue comme une initiation, nécessairement lente, aux vertus éthiques et logiques de l'humanisme ». Je ne sais pas exactement ce qu'il entend par là. Une définition de ce que pourrait être aujourd'hui l'humanisme ne me semble pas hors de propos. En tout cas, Bourdieu a été bien entendu : le choix de l'option latin au collège fait partie de la stratégie des parents aisés pour que leurs enfants se retrouvent dans les meilleures classes. Ce qui me désole dans ce sophisme dangereux, c'est qu'il tient pour négligeable l'apport spécifique des langues anciennes dans le processus de formation. Encore Anatole France : « Pour armer la jeunesse, rien ne vaut la force latine<sup>10</sup>. » Le latin, signe de reconnaissance qu'échangent entre eux les dominants, et qu'ils transmettent à leur progéniture ? Sans doute. Mais ces études « de classe », les classes inférieures avaient su parfaitement les détourner et les utiliser à leur profit. Qu'elles soient mortes, ces langues, ne me dérangeait pas ; je les aimais justement parce que personne ne les parlait plus. En tout cas, elles me parlaient, à moi, dans mon enfance rurale de républicaine en galoches, et je ne peux me redire aujourd'hui sans émotion tel vers d'Horace : « O fons Bandusiae splendidior vitro », ou le début de *L'Odyssée* : « Ἄνδρα μοι ἔννεπε, Μοῦσα, πολύτροπον. »<sup>\*4</sup>

Autre chose encore. J'appartiens à une génération où les études secondaires commençaient seulement à s'ouvrir un peu plus largement, et où la filière classique se présentait comme le choix de l'excellence. Mais pour les filles, c'était une conquête. Ainsi que la lecture des romans (et la lecture en général), le latin fut longtemps considéré comme dangereux pour les femmes, et les humanistes de la Renaissance s'en inquiètent. Érasme souligne au contraire le rôle positif du latin dans l'éducation des femmes. Dans un dialogue intitulé *Le Père abbé et la femme instruite*, le père abbé s'appelle Antrone, ville de Thessalie réputée pour la haute taille de ses ânes, et la femme instruite, nommée Magdalie, fait songer par sa finesse et son érudition à Margaret, la fille aînée de Thomas More<sup>11</sup>. La femme instruite l'emporte aisément sur l'abbé ignorant : le triomphe d'Érasme est total. Mais sa leçon est bien oubliée sous la III<sup>e</sup> République, où, dans les premières années de l'enseignement secondaire féminin, les langues anciennes sont interdites aux jeunes filles. L'agrégation de lettres féminine ne comportait pas d'épreuves de latin ni de grec, contrairement au concours masculin. Il fallut attendre la session de 31 pour que version et thème latins soient obligatoires à l'écrit de l'agrégation féminine, et 39 pour la version grecque.

Il faut cependant se garder de toute révérence superstitieuse à l'égard de l'Antiquité. Et écouter Volney : « Nos ancêtres juraient par Jérusalem et par la Bible, et une nouvelle secte a juré par Sparte, Athènes et Tite-Live. » Dans ses *Leçons d'histoire*, Volney, « l'athée angevin », se livre à une critique sévère de l'éducation classique. Volney était le pseudonyme, composé à partir de Voltaire et Ferney, du comte Constantin-François Chassebœuf de La Giraudais, né le 3 février 1757 à Craon en Anjou, mort le 25 avril 1820 à Paris, philosophe et orientaliste français. « Ils nous ont vanté la liberté de Rome et de la Grèce, et ils ont oublié qu'à Sparte une aristocratie de

trente mille nobles tenait sous un joug affreux six cent mille serfs ; que, pour empêcher la trop grande population de ce genre de nègres, les jeunes Lacédémoniens allaient de nuit à la chasse des hilotes comme des bêtes fauves ; qu'à Athènes, ce sanctuaire de toutes les libertés, il y avait quatre têtes d'esclaves contre une tête libre. » Comme à la Renaissance, l'Antiquité a eu, au XVIII<sup>e</sup> siècle, un rôle libérateur. Mais il arrivera aussi qu'elle devienne une référence et une source d'inspiration pour une droite extrême, notamment dans les années 30 du siècle dernier, en Italie et en Allemagne avec le fascisme et le nazisme, en France, chez bon nombre de collaborateurs. Et plus récemment encore dans des mouvements comme le GRECE.

Et cependant, ce qu'alors je ne vois pas, c'est ce paradoxe républicain, logé au cœur de ce qu'on nomme « les humanités ». À la fin des années 50, on entrait dans une logique moderne, où on donnerait toute leur place aux enseignements scientifiques. Mais demeurait encore très vivante une tradition venue en droite ligne de l'Antiquité : une place éminente accordée aux « humanités », cette « surélévation métaphysique des valeurs culturelles », comme le dit l'historien Henri-Irénée Marrou. Grammaire, philosophie, poésie et rhétorique, chez les Grecs ; grammaire, rhétorique et droit, chez les Romains... Dans ces temps d'apprentissage et d'heureuse ignorance, j'étais loin d'en avoir percé les redoutables contradictions, cœur de l'école républicaine. C'est par « les humanités » qu'on devient « homme » au sens générique du terme, quoique les femmes en aient été longtemps écartées. Depuis la Renaissance, c'est le déploiement et l'application de la formule d'Érasme : « On ne naît pas homme on le devient. » À travers son ouvrage *De pueris statim ac liberaliter instituendis* (1529), traité consacré à l'éducation, Érasme résume dans ses idéaux pédagogiques sa vision de l'homme dans le monde : se

soumettre à la leçon des grands hommes et des grands textes afin de s'arracher à la barbarie primitive, et de l'arracher en soi. L'instruction est construction et même davantage, elle est la condition d'un achèvement en chacun d'une humanité encore à faire. Et il y a urgence à le faire, « *statim* », dit Érasme, « sans attendre », les temps le réclament. On ne le comprend bien que si on pense au moment où vit Érasme. Ce qui advient en Europe est inouï, c'est l'ébranlement d'un système unique, unifié et sans fissure, le christianisme, et cela oblige à une refonte de toutes les certitudes. La figure la plus rayonnante en est justement Érasme, l'enfant illégitime, fils d'un prêtre, qui doit se construire une filiation et même se trouver un nom. Il s'appelle Desiderius, lui dont personne ne veut, il choisit Erasmus, qui veut dire « aimé ». Il va repartir de zéro et arracher à la religion ce qu'on lui avait confié avant le grand ébranlement de la connaissance et de la découverte du monde. En reprenant à Tertullien, Berbère christianisé du II<sup>e</sup> siècle, sa formule : on ne naît pas chrétien, on le devient, il s'oppose à lui frontalement. Pour le penseur chrétien, c'est par la conversion, et elle seule, que la nature de l'homme est rachetée, pour Érasme aussi : notre « nature » est dans la raison que nous tenons de Dieu. Mais pour construire l'humanité de l'homme, il en confie la tâche à la culture antique, dont Tertullien précisément faisait peu de cas : qu'importe Platon ou Homère, disait-il, quand on est devenu chrétien ? Ce sont les chrétiens qui ont ravagé la bibliothèque d'Alexandrie bien avant qu'elle soit incendiée par les Arabes au VII<sup>e</sup> siècle. La leçon des Anciens, la lecture de leurs livres, la méditation de la pensée et des œuvres des philosophes, tel est pour Érasme le seul moyen de résister à la barbarie. Ce qu'il appelle barbarie, c'est essentiellement le fanatisme, en particulier religieux, dont son siècle sera déchiré. Stefan Zweig, dans son magnifique essai *Érasme, grandeur et décadence d'une idée*, publié en 35, y voit hélas un échec :

la culture n'en finira jamais avec le fanatisme ; il en a la preuve sous les yeux ; Juif viennois, Stefan Zweig fuit l'Allemagne nazie, terre pourtant de la plus haute culture, et finit par se donner la mort au Brésil en 1942.

Nous avons été élevés, filles autant que garçons, selon cette logique grecque de la *paideia*, mot que rend l'allemand *Bildung*, tout à la fois éducation et construction. Elle repose sur la notion d'héritage et de transmission, la reconnaissance d'une dette envers ceux qui nous ont précédés et d'une mission envers ceux qui viennent. Dans et par leurs livres, qui sont un testament qui nous est destiné, nos prédécesseurs nous mettent en possession des instruments de notre liberté : la connaissance des langues, la connaissance du passé, l'histoire et les mots. La leçon des livres, c'est la leçon des hommes disparus, passée par le filtre des livres, comme l'eau se purifie en traversant la roche. C'est ce « don des morts » qui fonde et accompagne la construction de soi. Ce que furent les mythes, dans des époques lointaines, ou ce qu'ils sont dans des civilisations sans écriture. Érasme continuera d'inspirer longtemps cette conception « libérale » de l'homme, forgé par la culture plus que par la nature. Il faut que l'homme sorte de l'animalité : Bossuet, *Panegyrique de saint Bernard*, « l'enfance est la vie d'une bête ». Il lui faut accomplir les potentialités restées à l'état embryonnaire. Mais qu'en est-il de ceux ou celles qui ne sont pas passés par elle ? Qui n'ont pas été in-struits (construits) ? Où les a-t-on laissés, sinon dans un état inférieur d'humanité ? Appartiennent-ils encore à la « civilisation » ? J'ai cité ailleurs cette remarque d'un personnage de Balzac dans *Les Paysans*, le journaliste Blondet, fils adultérin d'un préfet. Il observe un villageois qui essaie de capturer une loutre. « Quelles peuvent être les idées, les mœurs d'un pareil être, à quoi pense-t-il ? se disait Blondet pris de curiosité. Est-ce là mon semblable ? Nous n'avons de commun que la forme, et encore !... »

L'homme qui n'est pas passé par « les humanités » appartient-il encore à la « civilisation » ? Lointain héritier d'Érasme, « l'élitisme républicain » va construire, à travers l'école, une subtile hiérarchisation du corps social, réservant à un très petit nombre l'accès aux degrés supérieurs de l'enseignement. Même au niveau élémentaire : l'école rurale, dont je suis le produit, est déjà, elle-même, en porte-à-faux avec le monde qui l'entoure, la ruralité, alors qu'elle y a puisé ce corps de fonctionnaires modestes, à qui la république doit tout. Arrachés à leur monde, les maîtres d'école sont pétris d'une vision optimiste de l'avenir républicain, mais pessimiste de l'existence et des hommes (au sens générique), toujours prêts à retomber dans les bas-fonds de l'ignorance, de l'obscurantisme, de la superstition. Depuis la Révolution, la civilisation paysanne, la culture paysanne sont synonymes d'arriération, mot dont j'ai montré dans *L'Églantine et le Muguet* qu'il vient tout droit du vocabulaire de la psychiatrie — une des explications de la guerre de Vendée. Pour faire advenir et consolider la république, les instituteurs ont reçu (et accepté) le devoir de transformer ce monde dont pourtant ils sont souvent issus. L'école n'est pas là pour magnifier ses valeurs, mais pour les combattre. Elle est là pour l'émanciper. L'arracher à son arriération.

C'est la cruelle ambiguïté de l'école républicaine, qui m'a formée, l'école de la III<sup>e</sup> République toujours vivante dans ces lendemains de la Libération. Elle émancipe, c'est indiscutable. Et en même temps, elle pose les bases d'une hiérarchie implacable. Ma petite école, mon village, la nation, le continent, tout s'échafaude de proche en proche, jusqu'à des lointains auxquels on ne pense jamais, comme une pyramide renversée, dont la pointe repose sur la tête de chaque petit républicain, de chaque petite républicaine de France. Laquelle France est le centre du monde, avec sa langue incomparable, et son histoire qui « l'a faite grande comme la nature l'a faite belle », selon la

formule d'Ernest Lavisse. Le cadre est posé, et de degré en degré se dessine un avenir où seraient reconnus et même décuplés par son empire colonial la grandeur et le rayonnement de la France. Le plus petit, le plus humble d'entre nous a la charge d'y contribuer à sa façon. (D'où « Alger-la-Blanche », quand j'ai tout juste huit ans.) Mission coloniale et suprémacisme républicain ? Supériorité de notre monde (blanc, chrétien, occidental) sur tous les autres ?

« *Polynésien téléphonant* »

À ce moment de mon récit se fait entendre une phrase dont le sens, l'inspiration et la portée m'obsèdent depuis des années. Cette phrase, je l'ai rencontrée chez Alain, dans ses *Propos sur l'éducation*. La voici : « Polynésien téléphonant, cela ne fait pas un homme. » (Propos LXXXVIII.) Il ne s'agit pas de faire le procès d'Alain, et d'ajouter un soupçon de racisme aux accusations d'antisémitisme qu'on lui a récemment portées. C'est de la république qu'il s'agit, cette république dont je suis l'enfant, et pour toujours. Du reste, ce n'est pas de race qu'il s'agit : relisons le Propos, c'est d'abord une vive attaque de la technique. En usant d'une formule qui se veut saisissante, Alain fait sentir la différence qu'il y a entre la technique (le progrès technique, la science appliquée, les inventions) et « les humanités ». La technique ne forme pas. La technique peut s'accommoder parfaitement du fanatisme et de la barbarie. Les humanités sont nécessaires pour que l'homme s'accomplisse en l'homme. Que la technique n'humanise pas, soit. Mais il y a autre chose : elle ne « civilise pas ».

Et là, on fait un pas risqué. On pose qu'il existe, loin de nous et hors de nous, un monde qui pour faire partie du « nôtre » devra subir une métamorphose le faisant passer de la barbarie à la civilisation. La suite est explicite : « Venons-en aux Grecs »... L'appel à la Grèce est

moins innocent qu'il n'y paraît : depuis Renan et la *Prière sur l'Acropole*, la Grèce est un lieu unique, indépassable, où « la perfection existe », un type de beauté universelle, « sans nulle tache locale ou nationale ». Laissons un instant Renan de côté : on y viendra plus tard. Et continuons de dérouler les conséquences de cette proposition péremptoire : « Polynésien téléphonant, cela ne fait pas un homme. » Les vrais hommes, ce sont les « civilisés », les autres sont des « sauvages ». Lors de l'exposition coloniale de 1887, Jules Lemaître, universitaire, académicien, fondateur antidreyfusard de la Ligue pour la patrie française, commente dans *Le Figaro* du 19 septembre l'exhibition d'un « village nègre » : « Tandis que ces sauvages dansaient, je me répétais malgré moi la vieille réflexion qui est dans la "Sagesse" de Pierre Charron et qui devait être déjà dans quelque auteur ancien : il y a plus de différence d'homme à homme que d'animal à homme. Allez voir ces fils monstrueux de l'Afrique équatoriale : vous aurez sûrement cette impression que l'abîme est moindre entre les bons chiens qui jappent près de là et un Achanti, qu'entre un Achanti et M. Taine ou M. Herbert Spencer. »

Je m'attarde sur ce thème, et sur la citation d'Alain, parce que ce n'est pas une erreur, une faute provisoire, un aveuglement daté, c'est le cœur même de l'idéal républicain. On peut parfaitement admettre que les inventions techniques ne contribuent pas à développer la perspective éthique. Non seulement la technique ne « civilise » pas, mais elle peut être l'accomplissement et l'assomption, dans la guerre, de la pire barbarie. Dans *Civilisation*, et dans les *Scènes de la vie future*, Georges Duhamel met successivement en scène la guerre, puis les abattoirs de Chicago, comme « le résultat normal » et l'envers horrible de la civilisation industrielle.

Mais Alain a choisi une tout autre voie pour faire le procès de la technique. En faisant apparaître l'image presque grotesque d'un

homme à demi nu le téléphone à l'oreille, il réactive l'un des pires moments de notre histoire, celui où la république justifiait par sa mission civilisatrice l'appétit de conquête de l'Occident impérialiste. J'ai lu quelque part que, dans une première version, que je n'ai pas retrouvée, Alain aurait écrit : « Hottentot téléphonant, cela ne fait pas un homme. » Cela aurait du sens : le Hottentot est alors la figure éponyme du sauvage. Depuis que, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, une femme khoïsan, Sarah Baartman, de son vrai nom Sawtche, est exhibée en Europe pour son large postérieur, sous le surnom de « Vénus hottentote ». Née vers 1788-1789 dans le Cap-Oriental, elle meurt le 29 décembre 1815 à Paris. Et il existe un texte de Max Weber qui justement développe un thème proche de celui d'Alain, dix ou vingt ans avant lui : la science et la technique ne permettent pas à l'homme « occidental », qui se dit civilisé, « de mieux penser le monde que ne le ferait par exemple un Hottentot ». Notons aussi la formule du pasteur Priestley attaquant Volney et son livre sur les ruines : « Mais il est aussi inutile de raisonner avec un tel homme, qu'avec un Chinois ou un Hottentot. »

Le Hottentot a disparu de la version actuelle du Propos d'Alain, mais en le remplaçant par un Polynésien, on demeure toujours hors de l'Europe, et de l'Occident. Tahiti depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle a fait l'objet de constructions successives, entre mythe, fantasme, attirance et rejet. Son image se dégrade au point de devenir l'exemple de la barbarie en attente de civilisation. Seul Diderot (lui, encore une fois, et son amour aigu de la liberté !) est capable de donner en modèle cette vie libre qu'exalte un vieillard « otaitien ». Dans un véhément discours, Orou admoneste Bougainville au moment où celui-ci s'apprête à quitter l'île : « Nous sommes libres, et voilà que tu as enfoui dans notre terre le titre de notre futur esclavage ! » Et : « Ici, tout est à tous, et tu nous as prêché je ne sais quelle distinction du tien et du mien. » Dans ce

monde jusque-là préservé, la sexualité elle-même est différente : elle est libre, parce qu'on n'attache pas des « idées morales » à des « actions physiques qui n'en comportent pas ». Enfin et surtout, les mots « dieu » et « religion » n'ont là-bas aucun sens : « Pourrais-tu m'apprendre ce que c'est que le mot religion, que tu as prononcé tant de fois et avec tant de douleur ? » dit encore Orou.

Il est clair que ce n'est pas, une fois de plus, Diderot que l'on écouterait. Notre vision de la Polynésie doit tout au travail mené par les missions protestantes aux alentours de 1840. Elles vont réécrire le traité de « la nature indigène ». Je résume. Le 16 avril 1840, un missionnaire protestant de vingt-trois ans, Robert Thompson, rend compte aux directeurs de la London Missionary Society (LMS) de l'évolution d'un chef marquisien local, Moana, « bien éduqué et totalement débarbarisé », dans les écoles pastorales de Rarotonga (îles Cook) et de Samoa. Il est devenu « un partisan fervent de la civilisation chrétienne ». Tout change, hélas, quand il se retrouve au contact de sa terre et de son peuple : sa « nature barbare » reprend le dessus. La mission historique du christianisme officiel aura été, avant tout, d'encadrer les populations, des populations « égarées sur le terrible chemin de la barbarie ».

Loin de tout prosélytisme chrétien, Alain retrouve quelque chose de cette inspiration : pour que s'accomplisse l'humanité en lui, le Polynésien par nature a plus de chemin à parcourir qu'un Européen.

Que faut-il en conclure ? Que l'universalisme républicain est une illusion, une parade, une imposture ? Le masque d'un suprémacisme multiforme ? En un sens, oui. D'emploi relativement récent, le mot recouvre diverses affirmations de supériorité et de domination d'une catégorie d'êtres sur les autres, pour des motifs de race, de sexe, de classe, de civilisation, de culture, de langue, de religion ou de croyance... La Révolution de 89 avait réglé son compte au

suprémacisme nobiliaire. Celui de Sade dans son *Voyage d'Italie* : pourquoi hésiter à sacrifier un manant « dont la vie n'est utile à rien » ? La société d'ordres a disparu mais non les conceptions hiérarchiques. Dans les années 1880, le suprémacisme colonial évidemment condensera en lui toutes les formes du suprémacisme républicain. Conquêtes, pacification. Malédiction coloniale, qui nous a tous frappés ! Y compris Victor Hugo, c'est dire, dans son *Discours sur l'Afrique* (1879) : « La destinée des hommes est au sud. Le moment est venu de donner au vieux monde cet avertissement : il faut être un nouveau monde. Le moment est venu de faire remarquer à l'Europe qu'elle a à côté d'elle l'Afrique. (...) Quelle terre que cette Afrique ! L'Asie a son histoire, l'Amérique a son histoire, l'Australie elle-même a son histoire ; l'Afrique n'a pas d'histoire ; une sorte de légende vaste et obscure l'enveloppe. (...) Allez, Peuples ! emparez-vous de cette terre. Prenez-la. À qui ? à personne. Prenez cette terre à Dieu. Dieu donne la terre aux hommes. Dieu offre l'Afrique à l'Europe. Prenez-la... »

Et c'est ainsi que la boucle se boucle. Nous voici revenus à la question de l'école : comme « le nègre », le paysan, la femme, le prolétaire, l'enfant doit être arraché par l'instruction à sa condition première. Je parle ici contre moi-même, en mettant provisoirement de côté les immenses ouvertures que l'école primaire, laïque et obligatoire a promues dans notre société. Mais par certains de ses aspects, l'école entre aussi dans cette logique dangereuse qui fait de « la civilisation » le stade ultime d'un processus de transformation. De même que, en revendiquant sa « mission coloniale », Léonora Miano a raison de le dire, « le pays affirme son incapacité à se hisser à la hauteur des idéaux républicains », de même le régime sous lequel l'école s'exerce — le suprémacisme scolaire — limite les prétentions de la république à être démocratique et sociale.

*Fénelon et Mme Guyon.  
Les femmes et les études*

Mes deux lycées, deux lycées de filles, sont placés sous un patronage masculin, d'abord Joachim Du Bellay, à Angers, puis Fénelon, le lycée parisien où je passe trois ans dans les classes préparatoires à l'ENS. C'est classique. C'est le cas de presque tous les lycées « de jeunes filles ». Seules rares exceptions, à Rouen, le lycée Jeanne-d'Arc, dès 1882, beaucoup plus tard, le lycée Marie-Curie à Sceaux (1937) et, en 1939, à Paris, le lycée Hélène-Boucher. Aujourd'hui encore, où les lycées sont devenus mixtes, les femmes ne donnent leur nom qu'à 16 % d'entre eux. Singularité, et paradoxe français : Jeanne-d'Arc à Rouen est le deuxième lycée de filles en France, si grande est la force du nationalisme patriotique dans les années 1880, auquel Michelet a contribué en faisant de Jeanne d'Arc une « sainte laïque ». (À partir de 1890, l'Église reprend le mythe à son compte, et met en route le procès de canonisation.)

Inauguré en 1883, Fénelon est le plus ancien lycée de filles de Paris. Son ouverture découle de la loi Camille Sée de décembre 1880 sur l'enseignement secondaire public pour les jeunes filles. Il répond très explicitement, note Anne-Marie Thiesse, à un but idéologique : « arracher les jeunes filles et futures épouses de la bourgeoisie à l'influence de l'Église et des idées réactionnaires afin de les gagner à la République<sup>12</sup> ». On le place pourtant sous l'autorité d'une grande figure de l'Église, « le Cygne de Cambrai », François de Salignac de La Mothe-Fénelon, théologien, pédagogue et écrivain : on verra plus loin les raisons de ce choix en apparence paradoxal. En principe, l'enseignement secondaire féminin ne doit pas déboucher sur une insertion professionnelle<sup>13</sup>, pourtant deux classes vont très rapidement se destiner à la préparation à l'École normale supérieure de Sèvres. Le lycée construira sa réputation sur la qualité et le nombre des

professeurs qu'il forme pour l'enseignement des filles. Pour le primaire, la III<sup>e</sup> République s'est lancée dans une énorme entreprise de constructions, mais l'enseignement secondaire va souvent utiliser d'anciens séminaires et autres couvents. D'où le ton et le caractère particuliers qu'ils confèrent aux études : j'ai connu à « Joachim » cet accord subtil qui s'établit entre les bâtiments, leur austérité, leur solennité, et les disciplines enseignées. Et la république en ressort grandie. Elle domine l'ancien monde qu'elle met à son service. Le lycée Fénelon était à l'origine un luxueux hôtel particulier, l'hôtel de Villayer, ancien hôtel de La Vieuville, sis au n° 47 de la rue Saint-André-des-Arts, issu lui-même de la division en 1640 de l'hôtel de Navarre<sup>\*5</sup>. Refait en 1728 pour François-Angélique de Renouard, comte de Villayer, il abrite de 1781 à 1787 une assemblée de savants et d'artistes, le « salon de la correspondance générale pour les Sciences et les Arts », ouvert aux savants, artistes et « amateurs éclairés » de l'Europe des Lumières. Pour les faire communiquer entre eux et concurrencer l'Académie. Certaines salles de l'ancien hôtel particulier sont aujourd'hui classées aux monuments historiques. Il est agrandi à partir de 1886 par l'architecte Charles Le Cœur (1830-1906), qui fut le collaborateur de l'architecte rationaliste Henri Labrousse.

Le parrainage des établissements scolaires est en lui-même une histoire de l'enseignement en France. François de Salignac de La Mothe-Fénelon fut un évêque que la Révolution admira. En 1694, Fénelon avait rédigé une lettre à Louis XIV, où règne un ton précurseur de 1789. « Tant de troubles affreux qui ont désolé toute l'Europe depuis plus de vingt ans, tant de sang répandu, tant de scandales commis, tant de provinces saccagées, tant de villes et de villages mis en cendres... (...) Cependant vos peuples, que vous devriez aimer comme vos enfants, et qui ont été jusqu'ici si passionnés pour vous, meurent de faim. La France entière n'est plus qu'un grand

hôpital désolé et sans provision<sup>14</sup>. » Mais si un lycée républicain a pris son nom, c'est parce que Fénelon est l'auteur d'un *Traité de l'éducation des filles*. Grand pédagogue, il avait été supérieur de l'Institut des nouvelles catholiques, un internat parisien consacré à la « rééducation » de jeunes filles de bonne famille de parents anciennement protestants puis convertis. Mais surtout, il avait composé en 1694, à l'intention de son élève le duc de Bourgogne, fils du Dauphin, un roman en dix-huit livres intitulé *Les Aventures de Télémaque*. Les rapports entre l'évêque et son pupille, alors âgé de sept ans, et de caractère très difficile, furent presque immédiatement aisés. Quelques mois après leurs premiers échanges, le jeune prince dit à Fénelon : « Je laisse derrière la porte le duc de Bourgogne, je ne suis plus avec vous que le petit Louis. »

*Les Aventures de Télémaque* furent longtemps utilisées pour l'apprentissage de la lecture. Charles Defodon en réalisa en 1883 une nouvelle édition<sup>15</sup>. Éditeur d'un *Manuel général de l'instruction primaire*, Defodon a été associé à *L'Ami de l'enfance*, organe de l'éducation maternelle française, qu'il coédite avec Pauline Kergomard, née Reclus. En tant que républicain, il rejetait l'accent mis par Fénelon sur la piété, mais acceptait une grande partie de ce qu'il pensait des femmes et de leur rôle domestique. D'accord en cela avec Camille Sée qui disait « les femmes ont une maison à régler, un mari à rendre heureux, des enfants à bien élever ». Defodon pensait cependant que Fénelon était trop restrictif dans l'enseignement des femmes « sur des sujets comme l'histoire, importants pour développer leur patriotisme ». Aragon y avait appris à lire et il en composa en 1922 un pastiche dadaïste qui se termine ainsi : « Vous me pressez comme un jeune homme. Ah ! Mentor ! — Égarons-nous, Madame, au fond de ces bosquets. Il ne resta au bord de la mer que le caillou

poli tombé de la bouche de Minerve, et les oiseaux hurleurs qui faisaient l'amour en plein vol. »

Ouverture audacieuse du livre I : « Calypso ne pouvait se consoler du départ d'Ulysse... » : la rancune amoureuse de la nymphe se reportera sur son fils Télémaque dont elle s'éprend à son tour. Les thèmes politiques et moraux s'entrelacent, il s'agit d'apprendre à un futur souverain comment gouverner et se gouverner. Publié à l'insu de Fénelon en 1699, le *Télémaque* est rejeté vivement par Bossuet (« un ouvrage indigne non seulement d'un évêque mais d'un prêtre et d'un chrétien ») : les personnages, issus de l'épopée homérique, ne font jamais appel ou référence à la Bible. Même si, comme le suggère Jacques Le Brun, la référence à l'Antiquité rend universelles les interrogations et les préoccupations religieuses du Cygne de Cambrai. Cependant, il n'échappe à personne qu'il est lu dans les milieux huguenots. Et l'ouvrage n'a pas les faveurs du roi. (« Fénelon a entrepris de décrier éternellement mon règne. ») Il est vrai qu'on y entend à chaque pas une condamnation du pouvoir absolu : « [Le roi] peut tout sur les peuples ; mais les lois peuvent tout sur lui » : c'est du Montesquieu.

Avant l'affaire du *Télémaque*, où il rencontra l'opposition de Bossuet, Fénelon s'était déjà heurté à l'évêque de Meaux, dans l'affaire du quiétisme, à propos de Mme Guyon. Or là se révèlent la nature exceptionnelle de Fénelon, la force de ses intuitions théologiques, et la compréhension dont il témoigne envers les femmes, bien au-delà de ses propositions du *Traité de l'éducation des filles*. Le brillant portrait que fait de lui Saint-Simon ne lui rend pas justice, et ne rend pas justice aux multiples facettes de sa personnalité et de son talent. « Plus coquet que toutes les femmes, mais en solide, et non à misères, sa passion était de plaire, et il avait autant de soin de captiver les valets que les maîtres, et les plus petites gens que les personnages. Il avait pour cela

des talents faits exprès : une douceur, une insinuation, des grâces naturelles et qui coulaient de source, un esprit facile, ingénieux, fleuri, agréable, dont il tenait, pour ainsi dire, le robinet pour en verser la qualité et la quantité exactement convenable à chaque chose et à chaque personne ; il se proportionnait et se faisait tout à tous. » Dans la question du « pur amour », Saint-Simon se montrera sceptique, il est un peu comme Mme de Sévigné qui disait : « Épaississez-moi un peu la religion, qui s'évapore toute à force d'être subtilisée » (trop subtile, trop éthérée).

C'est comme directeur de conscience des demoiselles de Saint-Cyr que Fénelon avait fait la connaissance de Mme Guyon. Vers l'âge de vingt ans, en 1670, Jeanne-Marie Bouvier de La Motte, née le 13 avril 1648 à Montargis, avait puisé dans la doctrine du jésuite espagnol Miguel de Molinos une définition et une pratique du « pur amour » : un abandon de soi se manifestant dans un désir continu de « présence à Dieu ». « Madame, lui écrit-il, vous cherchez au-dehors ce que vous avez au-dedans. Accoutumez-vous à chercher Dieu dans votre cœur, et vous l'y trouverez. » Pour Jacques Le Brun<sup>16</sup>, le « pur amour » est un amour inconditionnel fondé sur le refus de toute récompense, un amour qui peut aller, avec la perte de soi, jusqu'à la perte de l'amour et même celle de Dieu. Après l'avoir accueillie avec faveur, Bossuet rejette Mme Guyon, condamnant une primauté accordée à l'expérience intérieure aux dépens de la tradition et de la hiérarchie. Mal jugée et mal comprise, victime de l'acharnement de Bossuet, Mme Guyon est sommée de se soumettre, d'abjurer son hérésie ; elle suscite contre elle l'alliance des jésuites, du roi et de Mme de Maintenon. Le 1<sup>er</sup> août 1697, pour l'avoir soutenue, Fénelon est chassé de la cour et reçoit l'ordre de se retirer dans son diocèse de Cambrai. En 1709, il y prendra soin des victimes de la famine. La même année, dans le contexte d'une Europe déchirée par les conflits

politiques et religieux, un certain chevalier de Ramsay (qui parle et écrit parfaitement le français) devient son disciple. Ramsay est né en 1686 (certains disent 93) à Ayr en Écosse. L'Angleterre du XVI<sup>e</sup> siècle avait été déchirée par les querelles dynastiques et religieuses, on s'entretenait allègrement entre chrétiens au nom du « bon Dieu ». Enfant, Ramsay est sans cesse divisé entre une mère anglicane et un père calviniste. Toute sa vie, il sera à la recherche d'un équilibre spirituel et d'une doctrine plus assurée de la vie. Converti au catholicisme, « jeune disciple désorienté » de Fénelon, il aide celui-ci à élever son idéalisme politique jusqu'à l'utopie d'une « république universelle ». Mais il ne sera pas pour rien non plus dans la fortune et la réception de ce livre sulfureux, le *Télémaque*. À la mort de Fénelon en 1715, il ira rejoindre Mme Guyon à Blois.

Ni au lycée Fénelon, ni dans les cours d'histoire du secondaire nous n'étions capables d'écouter avec attention et bienveillance le récit du drame vécu par Mme Guyon et du courageux soutien qu'elle reçut de l'évêque de Cambrai. Mme Guyon nous faisait ricaner, voilà la vérité, et je crains bien que nos professeurs y aient été pour quelque chose. Que n'aurions-nous pas gagné, cependant, à l'écouter, à l'entendre. Non forcément de vouloir sur son modèle nous perdre en Dieu jusqu'à y perdre la conscience de soi. Mais de comprendre à quelles extrémités les femmes sont poussées pour trouver une liberté que l'ordre patriarcal leur refuse.

Mme Guyon aurait sûrement détesté nos études, nos manières, notre langage et le joyeux exercice de nos libertés garçonnières. Mais, en un sens, c'était une égale, une lutteuse — une amie.

Derrière tout cela, une question, qui se fait jour petit à petit et dont j'ai pris conscience tardivement. En matière d'éducation, quelle est la place que la république fait aux femmes ? Dans la fin du XIX<sup>e</sup> siècle,

elle organise l'enseignement secondaire, puis supérieur, pour les filles, prolongeant un mouvement amorcé sous la monarchie de Juillet, et le Second Empire. C'est un enjeu au moment de la Révolution, en 89, ce l'était déjà à la Renaissance, mais que le chemin est long ! Érasme a osé suggérer que l'éducation des filles se fasse sur le même mode que celle des garçons. Mais lorsqu'en 1523 Jean-Louis Vivès<sup>\*6</sup>, théologien et philosophe espagnol, publie une *Institution de la femme chrétienne* qui sera beaucoup lue dans les milieux humanistes européens, s'il reconnaît la nécessité d'éduquer les filles, la question reste entière : que leur apprendre ? La première vertu pour Vivès est « la pudicité », l'ensemble des manières et des comportements d'une femme digne, discrète, réservée. Future épouse et future mère, la femme devra apprendre comment « concilier ses devoirs d'épouse et de mère avec des obligations sociales assumées en toute liberté de choix pour occuper ainsi une place plus importante au sein de l'Église ». Elle doit pouvoir se rendre agréable à son mari par ses charmes et sa conversation, l'aider dans le gouvernement des affaires domestiques et être capable d'élever chrétiennement ses enfants. En un sens, la Révolution retrouvera cette première inspiration, le sentiment religieux étant remplacé par la nécessité d'élever de futurs bons républicains, sur le modèle de la Romaine Cornélie, mère des Gracques. Plus tard, Camille Sée le formulera ainsi : « Virgines futuras virorum matres republica docet ! », « La république instruit les vierges, futures mères des hommes ! » La Révolution a rompu avec l'ordre ancien, mais elle rechigne à consacrer l'entière égalité des sexes. Seul Condorcet la revendique au motif qu'une « légère indisposition » mensuelle ne peut écarter les femmes de la vie publique et du droit. Mais tous affirment comme le conventionnel Marc-Antoine Baudot : « Il faut que les femmes soient femmes », c'est-à-dire qu'elles restent à leur place, le foyer. Est-il même nécessaire qu'elles apprennent à lire ?

Dans son *Projet d'une loi portant défense d'apprendre à lire aux femmes*, Sylvain Maréchal affirme à l'article 3 : « C'est un luxe dont l'effet fut presque toujours l'altération et la ruine des mœurs. » Du reste, « jamais fille chaste n'a lu de romans », dit Rousseau (*La Nouvelle Héloïse*).

La république va donc laisser subsister longtemps, en matière d'éducation, la relégation des femmes. Et continuer de se montrer la digne fille d'un XIX<sup>e</sup> victorien qui, dans toute l'Europe, entend maintenir les femmes à la place que leur assigne le développement économique de la bourgeoisie. Le parcours est long et lent. En 1900, on devait encore se battre pour que soit donné aux filles le même enseignement qu'aux garçons ; un article du *Figaro* de 1904 décrit avec une condescendance amusée les étudiantes de la Sorbonne qui, en petits groupes, « pépient leurs leçons » dans le jardin du Luxembourg. Et c'est seulement en 1924 qu'un décret assimile l'enseignement des jeunes filles à celui des garçons et reconnaît officiellement les diplômes préparés. On ne peut lire ou relire sans émotion le récit du combat des femmes dans les débuts de la république et jusque dans les années 20 pour que progressivement les grands concours s'ouvrent à elles.

Quarante ans plus tard, je n'ai pas eu à lutter pour faire des études. Et la mixité n'ayant été rendue obligatoire dans l'enseignement primaire et secondaire qu'en 76, je les ai accomplies dans un environnement entièrement féminin, sauf aux cours de la Sorbonne pour la licence et l'agrégation. Nos professeurs étaient des femmes. La plupart étaient célibataires, ce qui leur conférait un statut différent de celui de leurs collègues masculins, menant, eux, une vie plus classiquement « bourgeoise ». Le sort de ces femmes professeurs a totalement changé. Mais à l'époque dont je parle, on les admire moins qu'on ne les plaint, on les juge avec une condescendance attristée, on parle de leur « sacerdoce », ce sont des bonnes sœurs laïques. Grosse

erreur. On oublie qu'alors le choix du célibat était celui de l'autonomie et de la liberté. Beaucoup de femmes, à l'époque, arrêtaient de travailler quand elles avaient une famille. C'est ce que Giono imposa à sa femme, institutrice, qui regretta l'école toute sa vie. Le célibat dès lors pouvait signaler une personnalité libre et audacieuse. Dans mon lycée de province, et plus tard à Paris, ces femmes professeurs jouissaient du reste toutes, ou presque, d'une confiance et d'une autorité qu'on ne songeait pas à remettre en question. — Aura et prestige rarement accordés alors aux femmes, qu'elles devaient sans doute moins à leurs qualités personnelles qu'à l'autorité, alors incontestée, du savoir : la république respecte le savoir et respecte ceux (celles, en l'occurrence) qui le transmettent. Je ne puis dire qu'une chose : j'ai porté à la plupart d'entre elles une admiration et une estime sans réserve, mais je regrette de n'avoir pas été suffisamment sensible aux luttes qu'elles avaient dû mener pour se retrouver là où elles étaient. Car on ne saurait assez dire avec quel sérieux, quelle ferveur, parfois même quelle passion, elles laissaient deviner, derrière elles, à travers elles, une vision entêtée de l'histoire, de notre avenir, du destin de notre pays. Une même idée de la raison, du progrès.

En un sens, la non-mixité ne m'a pas pesé : sortant de mon enfance de fille unique, j'ai aimé cette camaraderie vigoureuse, sans mièvrerie, dont les garçons ont été longtemps les seuls bénéficiaires, et que les filles avaient su conquérir. La non-mixité favorisait une forme d'égalité entre les sexes qui s'est perdue depuis. Une égalité dans les études, même s'il subsistait un cours de couture dans les lycées de filles, où aucune de nous n'excellait. Étant une des moins douées, j'avais obtenu d'occuper régulièrement la chaire de lecture : comme dans les couvents, une élève lisait à voix haute pendant que les autres s'évertuaient à coudre des brassières et des bavoires. Le procès de la non-mixité a été largement fait. Et son éloge a pris aujourd'hui les

couleurs du séparatisme social. Mais, en séparant les sexes, on pratiquait de fait une façon (paradoxale) d'échapper aux stéréotypes de genre. J'ai pu constater vers 2008-2010 le poids de ces représentations dans un collège « ambition réussite » du Midi : les garçons revendiquant de « ne pas aimer lire » comme un marqueur de leur virilité, les filles faisant du goût de la lecture une des rares supériorités de leur sexe. L'envers de leur distance pour les études scientifiques. Marie Duru-Bellat, qu'on ne peut soupçonner de dérive droitière, l'affirme, « les filles se sous-estiment dans les domaines réputés masculins quand elles sont en présence de garçons ». « Une chose est patente : la mixité tend à brider le développement intellectuel et personnel des élèves. »<sup>17</sup> Et la mixité contribue aussi à l'hypersexualisation de l'adolescence. Faut-il donc y renoncer ? Non. Et pourtant, la non-mixité libérait les femmes.

Je ne pensais donc nullement qu'il y eût l'ombre d'une différence dans mes études avec celles des garçons. Ma génération avait pu enfin, la dernière avant la mixité, accéder à des études quantitativement et qualitativement identiques et je n'avais eu à subir aucun des accommodements humiliants qu'on avait pendant longtemps imposés aux femmes, afin de préserver, justement, leur féminité. J'avais eu tout simplement la joie d'entrer dans une grande aventure enfin offerte aux femmes. Ayant bénéficié de cette forme d'émancipation égalitaire devenue accessible aux filles, je comprends l'étonnement de Simone de Beauvoir quand Sartre lui fait remarquer qu'elle n'a tout de même pas été élevée comme un garçon : elle n'avait pas vu de différence. Moi non plus je n'avais pas vu la différence. Plus tard, dans les années 80, un certain féminisme différentialiste va émerger, et reprocher aux femmes d'avoir accepté de faire « des études d'homme ». Quand une jeune femme (une rivale dans une affaire privée) me pousse à le reconnaître, je ne comprends même pas ce qu'elle veut dire. Je ne

comprends toujours pas. Le seul point où je reconnais une différence sensible, ce n'est pas dans la nature et la forme des études, les matières, les habitudes de travail, le style des professeurs. Mais dans le sérieux qu'y apportent les filles, plus fragiles et d'autant plus attachées à la méritocratie républicaine que la contrainte de genre pèse sur elles de façon biaisée en plus de la contrainte sociale. Il leur reste à conquérir la distance, le sens du jeu et de l'humour. Nous nous y essayions, à l'École, et nous n'y parvenions pas si mal. Pour conclure : dans ce long parcours de formation que m'a offert l'école républicaine, j'ai acquis pour toujours une vision égalitaire du féminisme. Rien ne doit être refusé aux femmes parce qu'elles sont des femmes ; rien ne doit leur être accordé parce qu'elles sont des femmes.

\*1. Poêle inventé par Benjamin Franklin en 1743 puis modifié en 1889 par la société Chaboche et commercialisé sous ce nom jusqu'en 53. À feu continu, il ne fonctionnait qu'avec de l'antracite.

\*2. L'entreprise littéraire, elle-même, campe résolument sur des positions aristocratiques ; lorsqu'en 53 sort le premier « Livre de poche », *Kœnigsmark* de Pierre Benoit, immense succès de la littérature d'opérette (je l'ai toujours), la chose n'est pas bien vue. On craint qu'elle entraîne une dévalorisation de la littérature, devenue objet de consommation et chose jetable. Jusqu'en 65 où la revue *Les Temps modernes* lui consacre un numéro, la cause est loin d'être gagnée.

\*3. Née en 1868, petite-fille du juriste Ernest Duboys d'Angers, elle était alors veuve d'Antoine-Alfred-Arnaud-Xavier-Louis, comte de Gramont de Coigny, mort le 31 octobre 1923 au château de la Bizolière (Savennières), physicien et minéralogiste français, membre de l'Académie des sciences.

\*4. Horace : « Ô fontaine de Bandusie, plus limpide que le verre. » Repris par Ronsard dans une ode : « Ô fontaine Bellerie / Belle fontaine chérie ».

Homère : « Ándra moï énepe, Mousa, polutropon », « Chante-moi, Muse, l'homme aux mille tours ».

\*5. La Vieuville était un surintendant des finances sous Louis XIII. L'hôtel de Navarre avait appartenu au XIII<sup>e</sup> siècle à Jeanne de Navarre, épouse de Philippe le Bel.

\*6. Vivès est d'une famille de conversos, son père meurt sur le bûcher en 1522. Il vient s'installer à Paris, au collège Montaigu, rue Valette (détruit en 1844), mais part très vite pour Bruges.

## ANNEXES

## CHRONOLOGIE GÉNÉRALE

*Les éléments personnels sont en italique.*

1947. 16 janvier : élection de Vincent Auriol  
14 avril : création du RPF par Charles de Gaulle  
5 mai : éviction des ministres communistes  
À Angers, le gaulliste Victor Chatenay devient maire  
29 novembre : partage de la Palestine  
Décembre : début de la guerre civile en Grèce  
Charles-Fernand Pressoir publie *Débats sur le créole et le folklore*  
*Alger la Blanche*
1948. 30 janvier : assassinat de Gandhi  
17-25 février : le coup de Prague  
14 mai : création de l'État d'Israël  
28 juin : le Parti communiste yougoslave est expulsé du Kominform  
25 juillet : visite de De Gaulle à Angers

1949. Jean Nohain lance l'émission « Reine d'un jour » sur Radio Luxembourg  
Suppression du tramway d'Angers (ouvert en 1896)  
24 janvier : ouverture du procès Kravchenko  
3 avril : accords d'armistice entre Israël et la Jordanie, créant la ligne verte  
21 avril : exécution à Angers de Germaine Leloy-Godefroy  
16 octobre : fin de la guerre civile en Grèce  
26 novembre : Inde, adoption de la Constitution
1951. Création du service de la radio-télévision scolaire (RTS)  
28 septembre : loi Marie-Barangé  
*Octobre : j'entre en sixième*
1952. Jean Vilar s'installe avec le TNP au palais de Chaillot  
25 mai : Guy Mollet se prononce en faveur de l'adhésion de la France à la Communauté européenne de défense (CED)  
*Printemps : mon premier voyage à Paris*
1953. Le Comité national de défense laïque devient Comité national d'action laïque  
5 mars : mort de Staline  
14 juillet : sept morts dans le cortège algérien d'une manifestation place de la Nation à Paris  
Premier livre de poche : *Kœnigsmark* de Pierre Benoit  
14-15 octobre : Israël, massacre de Qibiya
1954. Premières émissions de la télévision scolaire  
18 mars : inauguration du Foyer des lycéennes par André Marie, ministre de l'Éducation nationale  
7 mai : défaite française à Diên Biên Phu

3 août : mort de Colette

Août : rejet du projet de Communauté européenne de défense (CED)

1<sup>er</sup> novembre : début de la guerre d'Algérie

*Juillet : séjour linguistique en Allemagne*

1955. Construction à Prague du monument à Staline

1956. 12 mars : par 455 voix, y compris celles des 146 députés du Parti communiste français, contre 76, le gouvernement de Guy Mollet accorde les pouvoirs spéciaux à l'armée française

23 octobre : insurrection de Budapest

29 octobre : crise de Suez

Otomar Krejča prend la direction artistique du Théâtre national à Prague

1957. Janvier : Elsa Triolet, *Le Monument*

Assia Djebar est exclue de l'ENS pour avoir rejoint les étudiants de l'Ugema, et refusé de passer ses examens

*Je quitte Savennières pour Angers*

1958. 13 mai : putsch d'Alger

17 et 18 mai : « cérémonies de dévoilement » patronnées par les épouses du général Massu et du général Salan

26 juin : exécution à Budapest d'Imre Nagy

28 septembre : en France, référendum constitutionnel

2 octobre : la Guinée devient indépendante

4 octobre : inauguration de la V<sup>e</sup> République

23 octobre : conférence de presse du général de Gaulle

Marcel Dassault est élu député de l'Oise

21 décembre : de Gaulle président de la République

Création de la Communauté française, associant la France et son empire colonial

Tournage du film de Roger Vadim *Les Liaisons dangereuses* 1960, sorti le 8 septembre 1959

*29 septembre : je m'installe à Paris au Foyer des lycéennes de la rue du Docteur-Blanche*

1959. Frantz Fanon, *L'An V de la révolution algérienne*

André Schwarz-Bart, *Le Dernier des Justes*

6 janvier : une ordonnance porte à seize ans l'obligation scolaire

22 novembre : discours du général de Gaulle à Strasbourg sur l'Europe « de l'Atlantique à l'Oural »

1960. Fin de la Communauté française

7 août : la Côte d'Ivoire devient indépendante

20 octobre : *L'Express*, entretien de Claude Lévi-Strauss avec Madeleine Chapsal, « L'humanité c'est quoi ? »

1961. 8 janvier : référendum sur l'autodétermination de l'Algérie

31 mars : le maire d'Évian est assassiné

21 avril : Alger, putsch des généraux

3 mai : mort de Merleau-Ponty

1<sup>er</sup> juillet : mort de Céline

Nuit du 12 au 13 août : le mur de Berlin est érigé sous la forme d'un rideau de fils barbelés

17 octobre : répression sanglante à Paris d'une manifestation d'Algériens

6 décembre : mort de Frantz Fanon

*Mort à Savennières de la comtesse de Gramont de Coigny, Anne-Marie Brincart, petite-fille du juriste Ernest Duboys d'Angers, née en 1868*

*Juin : j'entre à l'ENS du boulevard Jourdan*

*Juillet : voyage à Rome*

*Fin octobre : ma première carte d'électeur*

1962. 8 février : répression au métro Charonne d'une manifestation (neuf morts)

18 mars : accords d'Évian

5 août : mort de Marilyn Monroe

14-28 octobre : affaire des missiles soviétiques à Cuba

28 octobre : 62 % des électeurs se prononcent en faveur de l'élection au suffrage universel du président de la République

*Mai : dans Tribune socialiste, mon article sur le livre d'Alfred Grosser, La IV<sup>e</sup> République et sa politique extérieure (Éditions Armand Colin)*

*Été : voyage en Grèce*

1963. Mai : *La Maison de Matriona* de Soljenitsyne paraît dans *Les Temps modernes* n° 202

5 août : Malraux lance le plan de ravalement des principaux bâtiments de Paris

5 novembre : première pierre de l'université de Nanterre

22 novembre : assassinat de Kennedy

L'écrivain grec Stratís Tsírkas quitte l'Égypte pour s'installer en Grèce

Jeanne Moreau chante « J'ai la mémoire qui flanche »

*Visite d'Aragon à l'École à l'occasion de la parution du Fou d'Elsa*

1964. 14 octobre : Nikita Khrouchtchev remplacé par Leonid Brejnev

Ouverture de la faculté de Nanterre

Parution du livre de Bourdieu-Passeron, *Les Héritiers*

*Mai-juillet : je passe l'agrégation*  
*Automne : je m'installe à Montrouge*

1965. 5 et 19 décembre : élection présidentielle

*Nommée professeur au lycée Félix-Faure à Beauvais*

*Été : voyage au Maroc*

*Automne : je prends mon premier appartement, place Étienne-Pernet à Paris*

1966. Janvier : *Treblinka* de Jean-François Steiner

Juin : voyage du général de Gaulle en « Russie »

*Mes débuts à la télévision scolaire*

1967. Mai : le Biafra déclare son indépendance, reconnue rapidement par Houphouët-Boigny

5 juin : début de la guerre des Six-Jours

Juillet : numéro spécial des *Temps modernes*, « Le conflit israélo-arabe »

27 novembre : conférence de presse du général de Gaulle

*Fin 67 : chargée de cours à la faculté de Nanterre*

1968. 5 janvier : début du Printemps de Prague

20 mars : événements à Nanterre

Mi-mai : occupation des locaux de la radio-télévision scolaire à Montrouge

Nuit du 20 au 21 août : entrée des troupes soviétiques à Prague

Fin août : Aragon préface *La Plaisanterie* de Milan Kundera

Octobre : Jeannette Vermeersch démissionne du Bureau politique et du Comité central du PC

Grèce : scission du KKE

Novembre : le théâtre *Za Branou* de Prague est à Paris

Raymond Aron : *De Gaulle, Israël et les Juifs*

16 décembre : loi portant sur l'autogestion en Yougoslavie

Février : télévision scolaire, mes cinq émissions sur Rousseau

Juillet-août et de nouveau en octobre, avec la radio-télévision scolaire à Abidjan

1969. 4 juin : *Ma nuit chez Maud*

5 mars : mort d'Alexander Werth

18 septembre : Marcel Ophuls, *Le Chagrin et la Pitié*

1970. Janvier : second colloque à Cluny de *La Nouvelle Critique*,  
« Littérature et idéologies »

9 novembre : mort du général de Gaulle

Sortie des *Mémoires d'espoir*

Bourdieu-Passeron, *La Reproduction*

Otomar Krejča présente *Ivanov* et *Lorenzaccio* à Paris

1971. Août : le Za Branou est fermé autoritairement. Otomar Krejča  
est limogé

Aragon, *Henri Matisse, roman*

1972. Mai-juin : 1<sup>er</sup> numéro de la revue des étudiants de Nanterre  
*Littérature/Science/Idéologie*

1973. 9 janvier : assassinat de Mahmoud Hamchari, représentant de  
l'OLP à Paris

11 septembre : mort d'Allende

6 octobre : guerre de Kippour. Fin des Trente Glorieuses

26 décembre : sortie à Paris en langue russe de *L'Archipel du  
Goulag*

1974. Ouverture du viaduc de Saint-Cloud  
1<sup>er</sup> juin : sortie de la traduction française de *L'Archipel du Goulag*  
1<sup>er</sup> volume des *Luttes de classes en URSS* de Charles Bettelheim  
Mai : Aragon, *Théâtre/Roman*  
15 juillet : invasion turque de Chypre  
1<sup>er</sup> numéro de *Digraphe*
1975. 11 juillet : loi Haby sur l'enseignement secondaire, instituant  
« le collège unique »  
Août : création par Antoine Vitez au festival d'Avignon de  
*Catherine* d'après *Les Cloches de Bâle* d'Aragon  
Octobre : Paysage de ruines avec personnages (*Éditions  
Flammarion*)
1976. Janvier : Antoine Vitez reprend *Catherine* au théâtre des  
Amandiers  
30 avril : en Grèce, le démotique devient langue officielle  
Juin : Claude Lefort, *Un homme en trop. Réflexions sur  
L'Archipel du Goulag*  
28 août : Inde. Le 42<sup>e</sup> amendement à la Constitution de 1949  
ajoute les mots « socialiste » et « laïque »  
Décembre : loi Haby instaurant la mixité obligatoire à l'école  
Septembre : *voyage en Grèce*  
Décembre : *une semaine à Berlin*
1977. 2<sup>e</sup> volume du livre *Les Luttes de classes en URSS* de Charles  
Bettelheim (Éditions du Seuil)  
Mars : *voyage à Moscou*  
Septembre : *Le Voyage d'Amsterdam ou les Règles de la  
conversation* (Éditions Flammarion, « *Digraphe* »)

1978. 8 juin : discours de Soljenitsyne à Harvard  
Publication aux États-Unis de *L'Orientalisme* d'Edward Saïd (en français, 1980)  
3 août : assassinat d'Ezzedine Kalak, représentant de l'OLP à Paris  
Octobre : élection du pape Jean-Paul II
1979. 18 septembre : Haïti. Décret fixant l'orthographe haïtienne
1980. 2 mai : Pierre Vidal-Naquet dans *Le Monde*, « Treblinka et l'honneur des Juifs »  
6 mai : publication aux Éditions Gallimard de l'ouvrage collectif de dissidents russes *Métropole*  
31 août : fondation de Solidarność  
*Septembre : Mon premier voyage à Prague*  
3 décembre : Les Portes de Gubbio (*Éditions Hachette / P.O.L*)
1981. 20 janvier : Ronald Reagan est élu président des États-Unis  
10 mai : François Mitterrand est élu président de la République française
1982. 3 mars : mort de Georges Perec  
Juin : *Journal de Chaillot*, n° 6, Antoine Vitez, « Le théâtre, lieu où le peuple vient écouter sa langue »
1983. Novembre : Milan Kundera, « Un Occident kidnappé » (*Le Débat*)  
13 décembre-22 juillet 1984 : état de siège, ou de guerre, en Pologne  
Beauvais : on détruit les derniers baraquements

*Novembre : Un printemps froid*

1984. Novembre : Giorgio Strehler, Paris, théâtre de l'Odéon,  
*L'Illusion comique*

*Octobre-décembre : j'enseigne à New York University*

1985. Dominique Lapierre : *La Cité de la joie*

Fusion Sèvres - rue d'Ulm

1986. *Printemps : La Vie fantôme (P.O.L)*

*Voyage à Prague*

1987. Note confidentielle du Comité central soviétique : octroi d'une  
aide d'un million de dollars pour la campagne d'André Lajoinie

*Mars : avec France Culture en Haïti*

*Mai : Prague puis Budapest*

*Mon entrée au Messenger européen*

1988. Mai : János Kádár destitué par les réformateurs du Parti,  
inspirés et poussés par Mikhaïl Gorbatchev

16 juin : les cercueils des leaders du soulèvement de 56 sont  
exposés sur les marches du musée des Beaux-Arts de Budapest

*28 janvier : mort de mon père*

*Mars-avril : Prague, Cracovie, Auschwitz, Vienne*

*Automne : Finlande, plus Leningrad*

1989. Juin : Budapest, les protagonistes de l'insurrection de 1956 sont  
réhabilités

10 juillet : loi d'orientation sur l'éducation, dite loi Jospin. Les  
écoles normales d'instituteurs disparaissent et sont remplacées  
par les IUFM

14 juillet : Paris. Fêtes du bicentenaire de 1789  
Octobre : Creil, « l'affaire du foulard »  
9 novembre : chute du mur de Berlin  
16 novembre-29 décembre : Prague, la révolution de velours  
14 décembre : mort d'Andreï Sakharov  
16 décembre : début de la révolution roumaine à Timișoara  
25 décembre : exécution du couple Ceaușescu  
*Février : voyage en Inde pour le bicentenaire de la Révolution française et le centenaire de Nehru*  
*16-23 juillet : Budapest*  
*9 octobre : Berlin*  
*29 novembre-4 décembre : Prague*  
*13-19 décembre : Moscou*

1990. Fondation par Yves Michalon de l'association Est Libertés

30 avril : mort d'Antoine Vitez  
2 août : début de la première guerre du Golfe  
*28-31 janvier : Prague*  
*26 février-7 mars : Yougoslavie*  
*2-20 novembre : deuxième voyage en Inde*

1991. 28 février : fin de la guerre du Golfe

18 novembre : prise et destruction de Vukovar  
25 décembre : fin de l'Union soviétique  
*Mars : Le Don des morts (Éditions Gallimard)*  
*Octobre : Roumanie*  
*Novembre : New York*

1992. 7 février : signature du traité de Maastricht, instituant l'Union européenne et signé par les douze États membres de la Communauté économique européenne

*Mars : Les Temps modernes, n° 548, « L'hiver des âmes »*

*Fin octobre : Berlin*

*13 novembre : Belgrade. Zemun*

1993. *13 septembre : accords d'Oslo*

*25 septembre : Soljenitsyne à l'inauguration du Mémorial de la Vendée aux Lucs-sur-Boulogne*

*19 décembre : élections en Serbie*

*Janvier : Passages de l'Est (Éditions Gallimard)*

*Mars : séjour à Moscou*

*Décembre : avec Est Libertés à Belgrade, Vukovar*

1994. *Janvier : Principe de ruine (Éditions Gallimard)*

*Janvier-février : numéro spécial des Temps modernes, n° 570, « Une autre Serbie »*

*25 juin-15 juillet : Chine*

*Août : Les Trois Minutes du diable (Éditions Gallimard)*

1995. *Novembre : Lettres mortes (Éditions Michalon)*

1996. *Djakarta, Yogyarkata, Bali*

1997. *L'Amazone du grand dieu (Bayard Éditeur)*

*Viol (Éditions Gallimard)*

*12-23 novembre : premier voyage en Palestine*

1998. *14-27 octobre : deuxième voyage en Palestine*

*31 décembre : Carnet de route en Palestine occupée (Éditions Stock)*

1999. *15 octobre : Prague avec France Culture*

9 décembre : Varsovie

2000. Septembre : début de la seconde Intifada ou Intifada al-Aqsa (septembre 2000 - février 2005)

29 septembre : visite d'Ariel Sharon sur l'esplanade des Mosquées et le mont du Temple

30 septembre : mort de Mohammed al-Dura

2001. 11 septembre : quatre attentats-suicides perpétrés le même jour aux États-Unis. Mort de 2 977 personnes, à Manhattan à New York, à Arlington en Virginie et à Shanksville en Pennsylvanie

2002. Avril : opération *Rempart*, épisode de la seconde Intifada. L'armée israélienne se redéploie dans les territoires palestiniens autonomes de Cisjordanie du 3 au 11 avril : incursion à Jénine.

Le travailliste Shimon Peres qualifie l'opération de « massacre »

21 mars : *Les Territoires perdus de la République* (Mille et Une Nuits)

21 avril-5 mai : élection présidentielle

4 juin : Edgar Morin, Sami Nair, Danièle Sallenave publient, dans *Le Monde*, « Israël-Palestine, le cancer »

*Je participe à la campagne de Jean-Pierre Chevènement*

Mars : Nos amours de la France. République, identités, régions, *entretiens de Danièle Sallenave et Périco Légasse avec Philippe Petit* (Éditions Textuel)

Avril : mort de ma mère

Été : *Avocats sans frontières et France-Israël engagent des poursuites contre les auteurs d'« Israël-Palestine »*

2003. Guerre d'Irak

9 avril : chute de Saddam Hussein

*5 février : dieu.com (Éditions Gallimard)*

2004. 15 mars : loi sur les signes religieux dans les écoles publiques, suivant les recommandations de la Commission Stasi

*Mai : procès d'Edgar Morin, Sami Nair et Danièle Sallenave*

*20 novembre : inauguration de la « Maison de lecture Danièle-Sallenave » à Savennières*

*7 décembre : Tunis, les « Translittéraires »*

2005. 29 mai : référendum sur le traité établissant une Constitution pour l'Europe (aussi appelé traité de Rome II ou traité de Rome de 2004)

*Mai : procès d'Edgar Morin, Sami Nair et Danièle Sallenave. La décision de mai 2004 est infirmée en appel à Versailles*

2006. 12 juillet : procès en cassation d'Edgar Morin, Sami Nair et Danièle Sallenave. La Cour de cassation annule la condamnation

*24-25-26 novembre : Tunis, Collège international de Tunis, « Réécrire les Lumières ? »*

2008. 3 janvier : Castor de guerre (Éditions Gallimard)

*Automne : visites au collège de la Marquissanne à Toulon dans le cadre de l'opération « ambition réussite »*

2009. Janvier : Nous, on n'aime pas lire (Éditions Gallimard)

*31 octobre-1<sup>er</sup> novembre : Tunis, « Malaise dans la culture, malaise dans la liberté » avec l'espace analytique franco-tunisien*

2010. Mars : l'éruption de l'Eyjafjöll débute le 20 mars et perturbe le trafic aérien

*Mai : invitation à l'Institut français de Tanger*

*29 mai-11 juin : à l'occasion de l'année France-Russie, seize écrivains français sont invités à bord du train Blaise-Cendrars, destination Vladivostok*

*26 août : Pourquoi on écrit des romans ? (Éditions Gallimard Jeunesse)*

*2011. 7 avril : élection à l'Académie française au fauteuil de Maurice Druon*

*Printemps : de nouveau Maroc, Tanger*

*2012. 12 janvier : Sibir. Moscou-Vladivostok (Éditions Gallimard)*

*20 mars : réception à l'Académie française*

*2014. 27 mars : Dictionnaire amoureux de la Loire (Éditions Plon)*

*2018. Mars : L'Églantine et le Muguet (Éditions Gallimard)*

*2019. 11 avril : Jojo, le Gilet jaune (Éditions Gallimard, « Tracts »)*

*2021. 21 janvier : Parole en haut silence en bas (Éditions Gallimard)*

*2022. 6 octobre : Rue de la Justice (Éditions Gallimard)*

## NOTES

1. « M. Mendès France : ni cette Constitution ni l'Assemblée qui en sortira ne dureront longtemps », *Le Monde*, 8 septembre 1958.

2. Jean-Paul Sartre, « La Constitution du mépris », *L'Express* n° 378, 11 septembre 1958, repris in *Situations VI*, Éditions Gallimard, 2020, p. 30.

3. Charles de Gaulle, *Mémoires d'espoir*, tome 2, Plon, 1971.

4. Pastiche, annoncé dans *La Vie parisienne* du 14 décembre 1912, paru dans cette même revue le 11 janvier 1913 et repris par Grasset très peu de temps après, dans un volume intitulé *À la manière de...*, troisième série, en février 1913, sous le titre « Deuxième subdivision de la trente-septième série préparatoire du cinquième des Cahiers de la neuvaine — Cahier écrit spécialement en intention de saint Frusquin, et destiné à mes lecteurs, placés sous l'invocation de saint Nicodème ».

Merci à Romain Vaissermann de l'avoir mis en ligne en l'accompagnant d'un commentaire indispensable.  
<http://romain.vaissermann.free.fr/03/03C/03C04/pastiche.htm>

5. Hegel, *Philosophie de l'esprit* : « C'est dans les mots que nous pensons. »

6. Jean Tardieu, « Rengaine pour piano mécanique », *Monsieur monsieur*, Éditions Gallimard, 1951.

7. Clémence Grenat, Master 2, « Théories et pratiques du théâtre contemporain », sous la direction d'Ariane Martinez. Date de soutenance : le 18 juin 2019. <https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-02291283>

8. Amin Maalouf, *Les Croisades vues par les Arabes*, Éditions Jean-Claude Lattès, 1986.

9. Shashi Tharoor, *Nehru. L'invention de l'Inde*, Le Seuil, 2008.

10. Anatole France, *La Vie littéraire*, Éditions Calmann-Lévy, 1921, 1<sup>re</sup> série, p. 281-290.

11. Jean-Claude Margolin, « Sur les formes et les enjeux variés du dialogue érasmien », in *États du dialogue à l'âge de l'humanisme*, édité par Emmanuel Buron, Presses universitaires François Rabelais, 2015. <https://books.openedition.org/pufr/8177?lang=fr>

Voir aussi Gabriele Beck-Busse, « Les *femmes* et les *illitterati* ; ou : la question du latin et de la langue vulgaire », in *Histoire Épistémologie Langage*, 16 II, 1994. [https://www.persee.fr/doc/hel\\_0750-8069\\_1994\\_num\\_16\\_2\\_2394](https://www.persee.fr/doc/hel_0750-8069_1994_num_16_2_2394)

12. Anne-Marie Thiesse et Hélène Mathieu, « Déclin de l'âge classique et naissance des classiques : l'évolution des programmes littéraires de l'agrégation depuis 1890 », in *Littérature*, n° 2, 1981. [https://www.persee.fr/doc/litt\\_0047-4800\\_1981\\_num\\_42\\_2\\_2159](https://www.persee.fr/doc/litt_0047-4800_1981_num_42_2_2159)

13. Claude Lelièvre dans un blog du 27 juillet 2015.

14.

[https://fr.wikisource.org/wiki/Lettre\\_de\\_F%C3%A9nelon\\_%C3%A0\\_Louis\\_XIV](https://fr.wikisource.org/wiki/Lettre_de_F%C3%A9nelon_%C3%A0_Louis_XIV)

15. Rééditée en 1881 : « Collection des principaux ouvrages pédagogiques français et étrangers ». Fénelon, *De l'éducation des filles*. Texte collationné sur l'édition de 1687 avec une introduction et des notes pédagogiques et explicatives à l'usage des institutrices et des instituteurs par Charles Defodon.

16. Jacques Le Brun, *Le Pur Amour. De Platon à Lacan*, Le Seuil, 2002.

17. Marie Duru-Bellat, « Mixte ou pas ? », *L'École des parents*, n° 593, juin 2011. <https://www.cairn.info/revue-l-ecole-des-parents-2011-6-page-28.htm>

## CRÉDITS

[1](#) : Archives de Gaulle, Paris, France / Bridgeman Images ; [2](#) : Lucien Lorelle / Archives Philippe Gallois / LA COLLECTION ; 3, 4 : archives ENS / PSL ; 5 : delcampe.net ; 6, 7 : CCø Paris Musées - musée Carnavalet-Histoire de Paris ; 8 : Réseau des médiathèques du Beauvaisis : © Adagp, Paris, 2025 / Photo12 / Alamy/Pictorial Press, Pictorial Press Ltd ; 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17 : collection de l'auteur ; 18 : photo Thierry Noir / CC-BY-SA 3.0 ; 19 : pastvu.com ; 20 : Droits réservés ; 21 : Photo12/Alamy/Azoor Photo ; 22 : Archives d'Indre-et-Loire (AD37 2382W32) ; 23 : Photo12/Alamy/Pictures From History, CPA Media Pte Ltd ; 24 : Photo12/Alamy/Artokoloro Penta Springs Ltd ; 25 : photo Neoclassicism Enthusiast / CC-BY-SA-4.0 ; 26 : dikobraziy / iStock ; 27 : Photo12/Alamy/Jonathan Wilson ; 28 : photo g.a.b / collection de l'auteur ; 29 : philatelia.net / CC-BY-SA-4.0 ; 30 : Jean-François Amelot / LA COLLECTION (détail).

© *Éditions Gallimard*, 2025.

Éditions Gallimard  
5 rue Gaston-Gallimard  
75328 Paris  
<http://www.gallimard.fr>

## DE LA MÊME AUTRICE

### *Aux Éditions Gallimard*

LE DON DES MORTS, 1991.  
PASSAGES DE L'EST, 1992.  
LE PRINCIPE DE RUINE, « L'Un et L'Autre », 1993.  
LES TROIS MINUTES DU DIABLE, 1994 (« Folio », n° 2879).  
VIOL, 1997 (« Folio », n° 3189).  
D'AMOUR, 2002 (« Folio », n° 4188).  
DIEU.com, « Hors série Littérature », 2004.  
LA FRAGA, 2005 (« Folio », n° 4517). Prix Jean-Giono.  
QUAND MÊME, « Le Manteau d'Arlequin », 2006.  
CASTOR DE GUERRE, 2008 (« Folio », n° 4930). Prix Jean-Monnet.  
NOUS, ON N'AIME PAS LIRE, « Hors série Connaissance », 2009.  
LA VIE ÉCLAIRCIE, 2010.  
SIBIR, 2012 (« Folio », n° 5947).  
DISCOURS DE RÉCEPTION À L'ACADÉMIE FRANÇAISE, 2013.  
L'ÉGLANTINE ET LE MUGUET, 2018 (« Folio », n° 6861).  
ARMISTICE, *collectif*, 2018.  
JOJO, LE GILET JAUNE, « Tracts », n° 5, 2019.  
UN VIRUS ET DES HOMMES, *collectif*, « Tracts de crise », 18 mars - 11 mai 2020.  
PAROLE EN HAUT, SILENCE EN BAS, « Tracts », 2021.  
RUE DE LA JUSTICE, 2022 (« Folio », n° 7351).

### *Aux Éditions Flammarion*

PAYSAGE DE RUINES AVEC PERSONNAGES, 1975.  
LE VOYAGE D'AMSTERDAM OU LES RÈGLES DE LA CONVERSATION, 1977.

### *Aux Éditions Hachette (P.O.L)*

LES PORTES DE GUBBIO, 1980 (« Folio », n° 2758). Prix Renaudot.

### *Aux Éditions P.O.L*

UN PRINTEMPS FROID, 1983 (« Folio », n° 4424).  
LA VIE FANTÔME, 1986 (« Folio », n° 4187).  
CONVERSATIONS CONJUGALES, 1987.  
ADIEU, 1988.

*Aux Éditions Autrement (« Les Villes rêvées »)*

ROME, 1986.

*Aux Éditions des Femmes*

VILLES ET VILLES, 1991.

*Aux Éditions Michalon*

LETTRES MORTES, 1995.

*Aux Éditions Bayard*

L'AMAZONE DU GRAND DIEU, 1997.

*Aux Éditions Textuel*

À QUOI SERT LA LITTÉRATURE ?, 1997.  
NOS AMOURS DE LA FRANCE (en collaboration), 2002.

*Aux Éditions Actes Sud*

LES ÉPREUVES DE L'ART, 1998.

*Aux Éditions Stock*

CARNET DE ROUTE EN PALESTINE OCCUPÉE, 1998.

*Aux Éditions Plon*

DICTIONNAIRE AMOUREUX DE LA LOIRE, 2014.

*Aux Éditions Descartes & Cie*

LE FOND DE L'AIR EST FRAIS, 2015.

*Aux Éditions Don Quichotte*

LA BATAILLE DU RAIL. Cheminots en grève, écrivains solidaires, *collectif*, 2018.

## TABLE DES MATIÈRES

*Bref avant-propos*

### I L'ÉLITISME RÉPUBLICAIN

Septembre 58 : mes débuts dans la vie et ceux de la V<sup>e</sup> République

À Paris, une petite républicaine des années d'après-guerre, avec ses galoches à semelles de bois

Le Champo et le TNP

Le règne des humanités classiques

« Polynésien téléphonant »

Fénelon et Mme Guyon. Les femmes et les études

### ANNEXES

*Chronologie générale*

*Notes*

*Crédits*

DANIÈLE SALLENAVE

**La splendide promesse**

**Mon itinéraire républicain**

Je suis une enfant des années d'après-guerre, élevée dans l'amour de la république, de ses principes, de ses symboles et de ses mythes au cœur de l'Ouest conservateur et clérical.

Qu'ai-je fait de cet héritage, et qu'a-t-il fait de moi ?

Je ne me donne pas en exemple, je raconte. Mon itinéraire, mon parcours dans une époque mouvementée. Fin de la guerre d'Algérie, mai 68, découverte du tiers-monde, chute du Mur, sursauts populistes d'une France en proie au mécontentement et au doute... Une rude mise à l'épreuve de l'idéal républicain.

Des voyages, des rencontres, des engagements, des amitiés, des ruptures. Et pour finir une conviction têtue. La république n'est rien si elle oublie « la splendide promesse faite au tiers état », selon la formule de Mandelstam. Une promesse de justice, d'instruction et de progrès.

D. S.

*Autrice d'une trentaine d'ouvrages, romans, essais, récits de voyage, Danièle Sallenave a notamment publié, aux*

*Éditions Gallimard, Le don des morts, L'églantine et le muguet, Jojo, le Gilet jaune, Parole en haut silence en bas, Rue de la Justice. Elle a été élue à l'Académie française en 2011.*

Cette édition électronique du livre  
*La splendide promesse* de Danièle Sallenave  
a été réalisée le 6 février 2025 par les Éditions Gallimard.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782073098412 - Numéro d'édition : 646717).  
Code produit : Q12190 - ISBN : 9782073098443.  
Numéro d'édition : 646720.

*Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo*

Oui à la constitution, oui à la France et à sa communauté, oui à l'essor social et économique, oui à la république libérée du système, comité ouvrier et professionnel pour le soutien de l'action du général de Gaulle, 15, Rue du Louvre Paris

[Retour au média](#)